

AVANT-PROPOS

La commune de Lorigné fait partie du canton de Sauzé-Vaussais sous arrondissement de Niort. Située toute entière sur le Plateau Mellois, elle est encadrée par les communes de Sauzé, Hanc, La Chapelle-Pouilloux, Pioussay, La Forêt de Tessé. Sa superficie est de 1060 ha.

Historique

On ne sait que très peu de choses de l'histoire de Lorigné. Le chemin dit « Chemin du Breuil » était, paraît-il, un chemin saunier emprunté par les chars allant de Saintes à Limoges.

Au mois de novembre 53, les ouvriers creusant les tranchées pour l'installation de l'eau, ont mis au jour sur le chemin de Bouligné à Courtanne, à environ 300 m de ce dernier village, un sarcophage en pierre ayant la forme ci-contre et sans couvercle. Il contenait un squelette. Les quelques fragments d'os qui ont pu être retirés sont déposés à l'école. D'après Monsieur Béguin, il serait du Xe ou XIe siècle. Il le place à cette époque d'après la forme et le nom latin Curtalis qui aurait donné son nom à Courtanne. C'était l'emplacement d'une ancienne villa franque devenue ensuite château. Il n'a pu être retiré, les ouvriers l'avaient presque complètement cassé en creusant. Détail assez curieux, à côté de ce sarcophage, il a été trouvé un autre crâne et des ossements. L'église a été détruite pendant les guerres de religion, il semble que seule la porte d'entrée ait été conservée. Il y a eu des châteaux à Lorigné à Fief-Richard, et à la Chebassière, il n'en reste rien.

D'après le cahier de doléances, en 1789, aucun seigneur n'habitait le territoire actuel de la commune. Il s'en trouvait quand même pour en tirer les avantages en 1750 François Anne Seraphin de Lauzon en 1789 François Philippe de Lauzon marquis de Lauzon, chevalier seigneur de la Chebassière, Pliboux, Lorigné, etc. Il semble même qu'à ce moment ce seigneur n'ait habité aucune de ces localités.

Le Tiers se plaint que d'autres seigneurs, des bourgeois et le sieur abbé de Montjean et Lorigné perçoivent des redevances. Il existait une chapelle attenante à l'église. Du jardin de Mr Lureau ? On peut voir quel était son emplacement. Le Tiers se plaint de son mauvais état et demande au roi d'exiger du sieur abbé sa remise en état puisqu'il en perçoit régulièrement les avantages. Il est probable que le roi n'est pas entendu cette plainte.

Lorigné ressortissait avant 1789 de l'élection de Poitiers et la Queue d'Ajasse formait une collecte indépendante relevant de l'élection de Niort, en revanche ces deux bourgades ne formaient qu'une seule paroisse. La Constituante en fit deux communes indépendantes mais les habitants de la Queue d'Ajasse étaient dans un grand embarras car ils n'avaient pas d'église et les habitants de Lorigné ne voulaient plus les accepter.

Tout s'arrangea et les deux communes furent réunies. Le bourg a gardé une disposition très ancienne, auprès de l'église sont deux cimetières ; un troisième a dû être supprimé, ce sont actuellement des jardins et on y trouve souvent des ossements humains.

D'après le petit livre écrit par Mr Baubeau (le Mellois) il ne faut pas s'étonner de ne pas trouver de traces d'habitation antérieures au XIe siècle. Les populations n'ont pénétré que tardivement dans cette région boisée ; ce qui les attirait alors c'étaient les terrains humides où l'herbe pousse toute seule et qui leur permettait de nourrir leurs animaux.

Plus tard, les agriculteurs ont montré un retard très net sur les régions voisines. Mr Baubeau estime qu'il faut attendre 1870 pour voir s'améliorer les procédés de culture en retard de cinquante ans sur la plaine de Niort et la Saintonge.

Encore à la fin de XIXe siècle, il faut croire que l'usage des prairies artificielles n'était pas généralisé puisque les habitants de Lorigné allaient chercher du foin à Pliboux et à Paizay-Naudouin.

Etude géographique

Géographie physique :

Le relief : Lorigné, à la bordure Sud Ouest du Plateau Mellois a un relief seulement vallonné. L'altitude moyenne est entre 150 et 161 m.

Hydrographie : il n'y a ni cours d'eau permanents, ni étangs, ni sources mais quelques petites mares alimentées par l'égout des chemins. L'eau est souterraine, le niveau en est fourni par les marnes du lias inférieur. Les puits atteignent cette couche à des profondeurs variables :

Queue d'Ajasse 7 à 12 m

Le Bourg 12 à 20 m

Bouigné 12 à 16 m

Croutelle les Sauvages 15 à 25 m

La Chebassière 30 à 40 m

Ils sont en général bons. Un courant souterrain important, dans le sous-sol, il se dirige vers Queue d'Ajasse, Croutelle, le Chattelier et La Préude. C'est sur ce courant qu'est creusé le puits du Syndicat Intercommunal. Après un hiver très pluvieux ce courant déborde et occupe la vallée sèche habituellement. L'eau commence à sortir auprès du puits dans des champs au Sud de la route, se continue dans la vallée de Queue d'Ajasse où la hauteur peut atteindre 1,50 mètre. Cette rivière périodique ne présente pas toujours une continuité, l'eau occupe les parties creuses mais n'arrive pas toujours à submerger les talus ou les simples bosses du terrain. Le petit chemin du puits à Queue d'Ajasse après la petite butte qui aboutit sur la route ressemble étrangement à une conche du marais de Niort.

((Au cours de l'hiver 1952-53 la nappe souterraine a débordé, ce petit chemin du « Logis au prêtre » à Queue d'Ajasse ressemble étrangement aux conches du marais de Niort))

La dernière sortie des eaux a eu lieu d'octobre à décembre 1952, la précédente en 1937.

Cette rivière était beaucoup plus fréquente tous les trois ou quatre ans en fin d'hiver. On peut penser qu'elle a coulé dans cette vallée et que des apports d'alluvions perméables l'ont obligée à devenir souterraine.

Le puits du Syndicat, lieudit « le Logis au Prêtre » avait été creusé pour alimenter une maison dont les derniers restes ont été enlevés il y a une vingtaine d'années. Ce puits semble excellent et on va lui demander d'alimenter 5 communes.

Lors des premiers essais à une profondeur de 11 mètres, il avait fourni pendant 12 heures 30 m³ heure. La profondeur a été portée à 15 m, le diamètre à 2 m, son débit maintenant dépasse 40 m³ heure. Lors des derniers travaux on pouvait voir l'eau jaillir par trois orifices de la pierre en grondant.

Etude géologique et agronomique

Nature géologique du sous-sol :

La commune de Lorigné est tout entière sur le Plateau Mellois. L'assise inférieure est de l'époque hercynienne. Ces terrains primitifs ont été submergés formant le détroit du Poitou. Sur ces roches anciennes repose une couverture de jurassique moyen peu épaisse.

Dès l'époque secondaire, le Mellois apparaît comme une ondulation à proportions vastes, bien distincte de la partie nord du détroit poitevin à peine ondulé et surtout du bassin de Saintonge. Le sol est toutefois très hétérogène.

Au cours de l'ère tertiaire la nature du sol superficiel se transforme considérablement sous l'influence des hautes températures et de la forte humidité atmosphérique. La surface bathonienne ? Du plateau se décompose en une croute d'argile rouge à silex de 1 m à 15 m d'épaisseur. Cette argile provient sans doute de la décalcification du calcaire à silex qui lui sert toujours de socle.

A l'éocène et au pliocène il y eut étalement de dépôts fluviaux d'origine étrangère.

Un dernier fait achève de donner au Mellois ses caractères géologiques : les vieilles dislocations du socle primaire jouèrent provoquant des cassures dans les couches de terrain sédimentaire qui le recouvrent mais suivant les directions hercyniennes. Ces dislocations sont particulièrement développées autour de Melle et de Montalembert.

Le sous-sol de la région contient des minéraux ; à part les gisements de plomb argentifère à Melle on signale à Montalembert la présence de pétrole, à Lorigné de charbon. En effet vers 1880 en creusant un puits à la Chebassière (le propriétaire actuel est Mr Moreau huissier à Sauzé) les puisatiers ont trouvé de la houille qui a été brûlée à la forge. Le puits, sans doute le plus profond de la commune, dépasse 40 mètres. Je n'ai pas pu savoir quelle est l'épaisseur de la couche ni à quelle profondeur elle a été découverte.

De la pierre a été extraite à Queue d'Ajasse. C'est un calcaire grossier mêlé de rognons de silex et se prêtant mal à la construction. A Courtanne la pierre est grosse mais tendre de composition irrégulière et gélive. On en a utilisé en pierres taillées.

Le sol

Sur tout le territoire de la commune, on trouve la même terre arable, argilo-siliceuse. Elle est rouge plus ou moins noirâtre dans les parties creuses, plus ou moins mêlée de rognons de silex (La Chebassière, Queue d'Ajasse) terribles pour les outils. C'est une terre douce au toucher, aux éléments fins, perméables, se laissant facilement travailler sèche ou mouillée.

L'été cette excellente terre admirablement constituée sauf pour la chaux, conserve sa fraîcheur et donne une végétation abondante. Quel contraste lorsque venant de Paizay-Naudouin on compare les maïs verts de la groie. Ils sont courts souvent coudés au mois d'août ; à Jouhé ils sont verts, vigoureux, un homme y disparaîtrait.

La couche de terre est partout épaisse, la charrue coule sans jamais être dérangée par le moindre roc. Quel contraste avec les argiles compactes de Pliboux, l'hiver la charrue y retourne un mastic collant et l'été c'est du ciment.

La teneur en chaux est nettement insuffisante 3 à 4 % la terre acide le ph moyen est entre 6 et 7 (résultat de 4 analyses en terrains non chaulés).

Aptitudes culturales

Aucune plante des régions tempérées, et refuse de pousser à Lorigné.

Il y a d'abord les plantes particulières à la terre de brande : le châtaignier, les ajoncs, les fougères, la bruyère. Les cèpes satisfont les chercheurs de même les champignons blancs et roses.

Tous les arbres ont une belle végétation, la pomme de terre donne des rendements très bons et toutes les plantes sarclées et légumes de jardins.

Les terrains laissés à pâture aux animaux sont vite envahis par les fougères, les genêts, les ajoncs, les marguerites et les renoncules. Cette terre n'a pas vraiment une vocation herbagère la seule source d'herbe est dans les légumineuses des prairies artificielles qui exigent des apports réguliers de chaux. La terre se décalcifie d'autant plus vite que les engrais chimiques sont souvent mal choisis (sulfate d'ammoniaque super phosphate).

Géographie politique et économique

La population actuelle de la commune est au recensement de 1954 de 545 habitants. Cette population marque depuis 1867 une baisse constante

1867	922 h
1887	935 h
1902	719 h
1912	693 h
1921	647 h
1926	633 h
1931	627 h
1936	618 h
1946	562 h
1954	545 h

Sans avoir des chiffres précis, il semble que la dépopulation ait surtout commencé vers 1860 et pourtant le nombre des naissances dépasse celui des décès.

	naissances	décès
1867	35	24
1868	26	12
1869	26	11
1870	27	15

Il en est de même de la période 1792-1840. Pendant la guerre de 1914 comme partout le nombre des décès dépassent celui des naissances ; cette situation continue

1923	8	13
1926	5	10
1928	4	8
1929	9	14
1930	10	10

A partir de 1949 la natalité a augmenté et dépasse le nombre des décès

1949	18	14
1950	11 + 2	7
1951	9 + 1	11
1952	11 + 2	6
1953	14 + 6	10

Le nombre des naissances est approximatif pour ces dernières années, il est tenu compte des enfants nés en maternité.

Il semble qu'autour de 1860 la cause de la dépopulation ait été la destruction du vignoble des Charentes. En effet une partie de la population vivait de l'exploitation du bois et de la fabrication des cercles tout en cultivant quelques lopins de terre ou en allant faire des travaux saisonniers dans les plaines. De nombreuses familles ont alors quitté le pays. Il y a bien un départ puisque les naissances surpassaient les décès. C'est à cette époque que de nombreux bois ont été arrachés. Ces familles semblent s'être dirigées vers les Charentes.

Un peu avant 1900 a commencé l'exode vers les villes et la recherche des postes de fonctionnaires, cet exode a été important surtout après la 1^{ère} guerre et s'est poursuivi.

Il semble qu'on soit à la veille de nouveaux départs si un fait nouveau n'intervient pas. Chaque année un ou plusieurs tracteurs viennent donner la possibilité d'exploiter une superficie des terres plus grande or toutes sont cultivées déjà.

Il y aurait sûrement des remèdes à apporter.

D'abord organiser un enseignement agricole bien adapté tout en faisant aimer la terre aux jeunes, leur montrerait qu'il est possible d'augmenter considérablement le rendement par des façons culturales meilleures. Tout en travaillant moins, le niveau de vie serait amélioré. Les domestiques auraient un salaire meilleur et cesseraient dans une certaine mesure de considérer leur métier comme un refuge dont on sort à la première occasion.

Comme il est dit plus loin à côté des cultures traditionnelles dans ces excellentes terres il serait possible de pratiquer des cultures spéciales (cultures fruitières surtout) qui apporteraient un gain intéressant.

L'aide de l'Etat pour l'amélioration de l'habitat rural devrait être plus effective et surtout plus rapide. Au lieu de promettre des subventions lorsque les travaux sont achevés il serait mieux d'avancer les fonds pour la mise en train de ces travaux. Actuellement ne peuvent entreprendre que ceux qui ont tout l'argent nécessaire et qui construiraient même sans aide.

Les routes et les chemins vicinaux sont en très mauvais état ; la route départementale n° 112 est devenue impraticable. La réparation en est absolument urgente.

Il faut se féliciter que les travaux de distribution de l'eau sont en cours et apporteront beaucoup de bien être. Il faut souhaiter que l'installation de bains douches suive.

Les voies de communication

La commune de Lorigné est bien mal pourvue en voie de communication. Il existait une ligne de chemin de fer à voie étroite reliant St Saviol à St Jean d'Angély par Chef-Boutonne et Sauzé. Elle desservait la commune par la halte de la Chapelle Pouilloux. Supprimée en 1952 elle est remplacée 3 fois par semaine par un service autobus. Les colis sont distribués par un correspondant de la S.N.C.F. deux autres services d'autobus ont un arrêt à Chantemerle, Niort, Limoges et Sauzé-Niort.

Par Sauzé on peut atteindre Poitiers chaque matin et Angoulême chaque soir. A St Saviol (12 km) passe la ligne de chemin de fer Bordeaux Paris. La route départementale 112 traverse la commune, elle est en très mauvais état. Elle aboutit au Nord à la départementale 54 de Sauzé à Chef-Boutonne puis à la nationale Nantes Limoges qui coupe aux Maisons-Blanches la nationale 10 de Paris à Hendaye.

La commune compte 70 km de chemin ruraux et vicinaux. Elle dispose cette année pour leur entretien de 1 187 000 f y compris le salaire du cantonnier. Cette somme bien qu'insuffisante est nettement supérieure à celle des années précédentes où elle ne dépassait pas 700 000 f.

Ces chemins ne sont pas en bon état, très rocailleux et meurtriers pour les pneumatiques par leurs silex. Jusque là on s'est contenté de boucher des trous et d'éloigner les haies. Je n'ai jamais vu empierrier complètement et cylindrer le moindre tronçon de chemin.

On utilise de moins en moins les silex du pays qui donnent des chemins trop rocailleux, on achète la pierre à un entrepreneur de Paizay-Naudouin, c'est du calcaire dur, le prix est de 1200 francs le mètre cube.

Le commerce se limite à très peu de chose à Lorigné : deux épiceries, un café et un marchand ambulant de marée et primeurs sont les seuls commerçants.

On compte deux maréchaux, deux menuisiers qui travaillent seuls, une scierie occupe deux ouvriers.

L'électricité a été installée vers 1930, toute la commune est desservie. Le courant est amené de Melleran en 5000 volts et transformé en 110 volts par 6 transformateurs.

L'adduction d'eau est en voie de réalisation, un syndicat groupe cinq communes : Lorigné, Melleran, la Chapelle Pouilloux, Hanc et Pioussay. Les travaux ont été divisés en trois tranches. La première entreprise en 1938 s'est achevée en 1950. Elle comportait l'aménagement du puits, la construction de la station de pompage et d'un réservoir principal de 450 m³ et 52 m de hauteur.

La deuxième tranche mise en chantier en 1953 s'achèvera en 54, elle comporte la distribution de l'eau à la Jarge, Bouligné et le bourg et un certain nombre de villages dans les autres communes. Le devis de la deuxième tranche est d'environ 110 millions, le syndicat a bénéficié d'une subvention de 58%. Le reste a été emprunté à divers organisme : Crédit Foncier, Caisses d'Epargne, Crédit Agricole. La dette actuellement contractée par la commune est de 11 562 000 francs, les annuités de 786 898 francs. Cette dette pèse lourdement sur les finances de la commune, les annuités vont être compensées en partie par la vente de l'eau lorsque la tranche sera complètement réalisée (oct. 1954).

Le prix de l'eau est actuellement très élevé, 200 francs le mètre cube avec un minimum de 40.

De 40 à 80 m ³	150 francs
Au-delà de 80m ³	100 francs

Répartition de la superficie communale :

La presque totalité de la superficie communale est destinée à l'agriculture.

Superficie totale	1060 ha.
Terre de culture	828 ha.
Bois	164 ha.
Landes et	23 ha.
Jardins	15 ha.
Chemins, terrains battis	31 ha.

(Cette répartition est donnée sous réserves, la statistique communale est grossièrement fautive et ne peut être citée)

Chapitre II La structure rurale de la commune

La propriété rurale :

La commune est à vocation essentiellement agricole. Le cadastre a été établi en 18 ?

Le territoire agricole est très morcelé, la superficie moyenne de chaque parcelle est largement inférieure à 1 ha.

Voici la répartition de quelques exploitations :

Nombre d'ha	nombre de parcelles
20	37
15	24
19	24
28	11

Cette dernière exploitation est de toute la commune la mieux partagée.

Les échanges entre propriétaires pour le remembrement des terres sont peu nombreux. Les propriétaires y montrent d'abord peu d'empressement prétendant que leur parcelle est meilleure que celle du voisin ou qu'il y a un chêne, un noyer ou un châtaignier. Ces grosses haies présentent sûrement un obstacle et de nombreux petits propriétaires non exploitants qui n'y sont pas directement intéressés.

Les exploitations sont groupées en petits villages, il n'existe pas de fermes ayant leurs terres autour. La distance des terrains à la ferme ne dépasse pas un km et demi.

Les champs sont desservis par de nombreux chemins, ils sont très rocailleux certes mais fermes et accessibles l'hiver. Il y a très peu d'évolution dans ce domaine.

La propriété bâtie :

Les habitations d'exploitation de la commune depuis la guerre surtout, la façade est souvent crépie de couleur claire, bordée d'un petit jardin fleuriste. L'ancienne grande salle commune a été divisée en deux, les dalles de pierre ont fait place à un parquet de châtaignier. Les lits ont presque totalement disparu de la salle commune. La cuisinière s'est installée partout mais l'hiver elle n'a pas détrôné la cheminée. Chaque maison a son installation de gaz butane et son poste de radio. Une quinzaine de maisons avaient jusque là l'eau à l'évier, dans quelques mois on la verra partout.

Peu de maisons ont leur salle à manger mais deux ou trois autres pièces nommées chambres. Souvent on en a installé une dans une vieille maison proche. Je ne connais hélas que trois ou quatre maisons équipées d'une salle d'eau.

Une exploitation n'occupe jamais plus d'un domestique, il est rarement logé.

Le logement des animaux et des fourrages :

La grange attenante à la maison contient le foin, les racines, une partie des bottes de paille. Souvent une écurie y a été aménagée pour les chevaux. L'étable est souvent trop petite et mal éclairée.

La porcherie est récente, les constructions ont été favorisées par le rapport fourni par les porcs dans les années qui ont suivi la guerre. A tort on n'a jamais prévu de cour pour mettre les animaux à l'air.

Le purin est récupéré à l'étable et à la porcherie dans plus de la moitié des exploitations mais par contre il n'y a que trois plates formes à fumier.

Matériaux employés :

Les murs sont en pierres de calcaire grossier, les couvertures en tuiles courbes ; deux maisons seulement sont couvertes en ardoise, trois ou quatre en tuiles mécaniques et des hangars plus nombreux.

Bien que de nombreux locaux soient inhabités, que le nombre des habitants ait diminué, les bâtiments d'exploitation sont tous trop petits tant au point de vue maison d'habitation que

dépendances. Malgré les améliorations apportées, grands parents et petits enfants couchent souvent dans la même pièce.

Peu de personnes bénéficient de l'aide de l'état, à preuve le petit nombre de plate-formes (le Génie Rural accorde des subventions en priorité pour ces constructions). Ceux qui construisent aiment bien agir à leur guise et n'être contrôlés par personne. On évite l'urbanisme autant qu'on le peut. Je ne connais qu'une maison construite avec l'aide de l'état.

Valeur des propriétés :

Les terres se vendent toujours au détail et sont très recherchées, leur prix actuel est selon l'emplacement et les acquéreurs de 200 à 300 000 f l'hectare. Elles sont louées au détail 1 quintal de blé et q d'avoine à l'hectare et jusqu'à 2 q de blé. Pour une propriété entière le prix est sensiblement le même.

Prix d'achats comparés des terres :

1914	1939	1954
2000 F l'ha	30.000 f	300.000 f

Location :

70 à 80 f	220 à 300 f	5 à 6.000 f
-----------	-------------	-------------

(encore il n'est guère question que de la boisselée de 15 ares)

L'exploitation agricole et sa constitution :

Le nombre des exploitations est actuellement de 68.

Toutes ont pour origine l'héritage paternel auquel on a ajouté quelques « boisselées » de terrain. Le nombre des exploitants a diminué depuis 1914, la superficie moyenne de chaque exploitation a augmenté. Cette évolution est lente car les ventes sont rares et les champs petits. En général il n'y a vente que lorsque plusieurs enfants se partagent un petit héritage.

Classification des exploitations

Il ressort du tableau ci-dessous que Lorigné est une commune de petites exploitations

Moins de 5 ha	12	17 %
de 5 à 10 ha	25	37 %
de 10 à 15 ha	13	19 %
de 15 à 20 ha	10	15 %
plus de 20 ha et moins de 33	8	12 %

graphique des exploitations d'après leur superficie

Mode de faire valoir :

La règle est l'exploitation familiale des terres appartenant toutes ou en partie. Le nombre des fermiers n'est que de 8 seulement.

Pourcentage respectif des exploitations

Total en fermage y compris les bâtiments	8	12 %
Celles louant plus de 50 % des terres	24	35 %
Celles louant moins de 50 % des terres	30	44 %
Celles en propriété totale	6	9 %

La cession des fermes se fait toujours au 29 septembre. Elle s'accompagne d'une expertise pour apprécier la « souche » comprenant : foin, paille, fumier, betteraves, choux, prairies, etc. Le fermier est redevable d'une indemnité si la souche est diminuée en qualité ou en quantité ; au contraire il est indemnisé s'il en a augmenté la valeur.

Les changements ne sont pas fréquents.

La participation du travail à la mise en valeur du sol

A part les fermiers, tous les exploitants sont établis dans la commune depuis plusieurs générations. Il n'y a pas d'étrangers.

Pour chaque type d'exploitation moyenne du personnel :

	Homme	Femme
Jusqu'à 5 ha	1	1
De 5 à 10 ha (ou 1 h et un domestique la moitié du temps)	2	2
De 10 à 20 ha	3	3 ou 2
Plus de 20 ha	4	3 ou 4

A ce personnel fort peut s'ajouter des personnes âgées ou des enfants.

Un tracteur peut prendre la place de 1 homme, on le considère plutôt comme un moyen de faire mieux le travail et d'augmenter les rendements.

Les ouvriers agricoles permanents sont au nombre de 18 environ.

Les journaliers ne sont que 2, des personnes âgées qui ne peuvent pas fournir un travail intense.

Conditions de travail : les domestiques sont embauchés de mars au 31 décembre. Pendant les deux mois d'hiver ils travaillent à la tâche dans les bois.

Ils sont nourris à la ferme et reçoivent 12 à 16.000 f par mois, chacun supporte sa part d'A.S. Ils se logent à l'extérieur et ne reçoivent pas d'avantages en nature à moins qu'ils ne possèdent quelques terres, dans ce cas le propriétaire prête ses animaux ou si les terres sont cultivées en commun le salaire est diminué.

Les horaires suivent les saisons, la journée de travail en hiver est de 7 à 8 heures, en été de 10 à 11 heures, avec pointe au moment des moissons.

Autrefois la journée de travail atteignait 14 à 15 heures.

Evolution du salaire par jour de travail suivant la saison :

1914	1939	1954
2 à 3 f	16 à 22 f	450 à 550 f

En 1939 il fallait 10 jours de travail pour avoir 1 quintal de blé

En 1954, 1 quintal vaut 8 jours

Les artisans ruraux

Ils sont au nombre de six :

3 menuisiers en 2 ateliers (deux frères sont associés)

2 maréchaux en 2 ateliers

1 scieur occupant 2 manœuvres

La boulangerie coopérative occupe deux boulangers à titre d'ouvriers

A part la scierie, aucun de ces artisans n'emploie d'ouvriers ou d'apprenti, les charges imposées par les lois sociales en sont la cause.

Leur nombre est le même qu'en 1914.

Evolution dans le gain d'un menuisier :

1914	3 f par jour
1939	40 f
1954	1.000 f

Ceci s'entend pour le travail fait à la journée de 8 à 9 heures : charpente - démolition etc. Les travaux portes, fenêtres se font à un prix forfaitaire au mètre carré.

L'évolution dans l'outillage est venue avec l'arrivée de l'électricité donc bien avant 1939.

L'exploitation et la mise en valeur du sol

Les systèmes culturaux

La commune de Lorigné toute entière comprise dans le plateau mellois a une production qui ne diffère que par le détail des régions calcaires avoisinantes. C'est la même polyculture comportant céréales, plantes fourragères, animaux, Seules les prairies naturelles font défaut, par contre les produits du châtaignier sont bien particuliers à cette terre décalcifiée. Bien cultivée cette apporte des rendements supérieurs.

La production animale porte essentiellement sur les bovins, en particulier la vache à lait, sur les porcs en particulier la production de petits. Cette dernière production est bien adaptée au sol en raison de la facilité de produire des légumes et en particulier la pomme de terre qui donne de très bons rendements dans cette terre légère et fraîche.

La production végétale porte sur les céréales qui à part le blé restent en grande partie à la ferme associées à la production animale ; et les plantes fourragères proprement dites : légumineuses d'herbages, betteraves, topinambours, maïs, etc.

Production animale et production végétale associées permettent d'utiliser le sol au mieux tout en amenant une production importante de fumier et en conséquence une bonne conservation des sols.

On ne peut classer le mode de culture de Lorigné ni dans la catégorie extensive ni intensive. Les terres sont utilisées au mieux sans chercher à obtenir deux récoltes la même année. Toutefois les tracteurs et l'augmentation constante du nombre des animaux amènent à rechercher quelques cultures dérobées.

Il y aurait intérêt, ne serait-ce que pour l'engrais vert, à développer ces cultures dérobées.

La terre de Lorigné est naturellement vouée à la polyculture puisque tout y pousse ; il y aurait cependant intérêt à développer une production rationnelle de fruits.

Répartition du territoire entre ses diverses productions :

Superficie totale de la commune	1060 ha
bois	164 ha
blé	127 ha
baillarge	26 ha
avoine	48 ha
maïs grain	28 ha
mélanges et autres céréales	70 ha
pommes de terre	15 ha
topinambours	25 ha
betteraves	60 ha
choux	5 ha
vignes	14 ha
prairies artificielles	410 ha

Le reste étant occupé par les maisons, jardins, chemins, etc.

Les productions végétales

Matériel et outillage nécessaires à la mise en valeur du sol

Matériel extérieur

L'outillage d'extérieur commun est celui en usage dans toute la région : charrettes, charrues brabant, herse métalliques, faucheuses, cultivateurs, houes, etc.

Nombreuses sont les exploitations de moins de 10 ha qui n'ont pas leur moissonneuse lieuse. Jusqu'à ces dernières années on utilisait encore la javeuse. Maintenant on « couple » avec un voisin ou on a recours à un entrepreneur. Ce matériel classique est en général d'un type ancien a moins que ce ne soit les faucheuses les premières achetées s'usent et sont remplacées par des neuves. Les moissonneuses lieuses sont toutes des modèles d'avant guerres et celles qui sont achetées sont des occasions. Le sol par son silex use beaucoup le matériel, on a recours aux maréchaux du bourg pour remplacer souvent : socs des charrues, sections et contre plaques des faucheuses et lieuses, fers des chevaux. Les charrettes usées sont remplacées par des modèles différents sur pneumatiques (vieilles roues de camions en général).

En dehors du matériel pour tracteurs on voit arriver chaque année : tonnes à purin, planteuses, semoirs en lignes, quelques épandeurs d'engrais. Ces derniers outils pourraient être aisément achetés en commun par plusieurs cultivateurs. Un semoir à céréales, outil à mon avis indispensable pourrait aisément être acheté pour deux petites exploitations. Leur nombre en progression est pourtant très restreint : 1 en 1945, 8 en 1954.

Les sources d'énergie :

Pour le travail des terres c'est la traction animale qui encore est de beaucoup la plus utilisée : chevaux, mulets, bœufs.

Les chevaux sont les plus utilisés : 70. Achetés doublons (2 ans) ils sont dressés à ferme. Le prix d'achat en 1954 est de 60 à 90.000 f. Avant la dernière guerre, dans une exploitation ayant plusieurs chevaux on avait toujours un cheval sur et on vendait les autres à 4 ou 5 ans. Ce procédé permettait de faire un petit bénéfice (rougnure) tout en conservant toujours un cheptel jeune. Ce procédé est moins pratiqué car un cheval de 5 ans se vend sensiblement le même prix qu'à 2 ans.

Les mulets sont au nombre de 20, produits dans le pays à partir de juments quelconques et ne sont pas toujours très bons. Animaux très têtus ils sont appréciés pour leur endurance et leur sobriété. Ils sont vendus vers cinq ans, les mules sont les plus estimées ; les cours sont très variables. Avant l'usage généralisé de l'automobile, les mulets occupaient une très grande place et même avant 1914 ils étaient avec les moutons les seuls animaux exploités. Ils étaient achetés à un ou deux ans puis vendus aux Espagnols à 3 ou 4 ans dressés.

Les bœufs en général des auvergnats sont actuellement de moins en moins nombreux (15 paires contre 45 en 1944). Ils sont assez mal adaptés au travail du pays, dans cette terre facile à labourer où les champs sont assez loin, les chevaux et mulets permettent de travailler plus vite. Le prix actuel est de 100 à 150.000 f.

L'outillage d'intérieur

25 exploitations sont pourvues d'un moteur fixe : 8 à essence, 17 électriques. Ils sont utilisés pour actionner un concasseur, un coupe racines, une scie circulaire et une meule.

Calendrier d'utilisation des attelages

Janvier : quelques sorties pour rentrer les choux ou les topinambours

Février : même utilisation et début des labours de printemps

Mars : même utilisation et si le temps permet premier nettoyage des terres

Avril : dernières topinambours, labours, deuxième nettoyage des terres premiers semis et plantations

Mai : principal mois pour les semis et début des foins

Juin : foins et binages

Juillet : moissons et deuxième binage

Août : période des battages et quelques labours

Septembre : mêmes travaux

Octobre : vendanges, récolte des noix et des châtaignes – début des semailles

Novembre : les attelages sont à moins qu'il pleuve utilisés à plein pour la récolte des betteraves et les semailles

Décembre : fin des semailles et derniers labours

Motorisation des fermes :

On compte actuellement à Lorigné 5 tracteurs dont 4 appartenant à des particuliers et 1 à un syndicat de battage.

Ils ont les caractéristiques suivantes :

1 ??? 60 cv diesel utilisé pour la culture et pour actionner un matériel de battage ???

1 Société Française 50 cv diesel du syndicat de battage utilisé d'autre part pour trainer un extirpateur ???

1 Ferguson 20 cv essence dans une exploitation de 25 ha ???

1 Deutz 15 cv diesel dans une exploitation de 18 ha ???

1 Renault 24 cv essence dans une exploitation de 32 ha.

Les deux premiers sont mal adaptés à la région, trop gros ils sont difficilement maniables dans de petits champs, trop lourds ils tassent trop la terre. Leur emploi ne se justifie que par leur utilisation à la poulie.

Pour ou contre le tracteur

Pour : rapidité des travaux et surtout des charrois car beaucoup de champs sont éloignés ; possibilité lorsque le temps est favorable d'effectuer des travaux urgents qui demandent à être vite faits : nettoyage des terres au printemps, semailles d'automne.

Le tracteur diminue la fatigue du personnel, permet une culture meilleure et une meilleure utilisation des terrains en libérant de la main d'œuvre ; cultures supplémentaires de maïs par exemple et déchaumages.

Contre : mise de fond au dessus des possibilités des petits exploitants. Le prix de revient des travaux est il me semble dans de petites exploitations supérieur à celui des animaux. Les champs trop petits se prêtent mal au travail avec des tracteurs même moyens.

Pour une propriété de 15 ha environ, prix de revient comparés des animaux et d'un tracteur

Pour 1 cheval

Amortissement risques compris	4.500 f
Avoine	10.000 f
Foin	12.000 f
Ferrure	2.100 f
Harnais	1.000 f
Total	29.600 f

On considère que la valeur de la paille est compensée par le fumier.

Pour un tracteur à essence

Essence 1200 l à 40 f	36.000 f
Huile 40 l à 225 f	9.000 f
Réparations et entretien	10.000 f
Amortissement	70.000 f
Total	125.000 f

Dans cette ferme le travail peut être fait par 3 chevaux. Même avec le tracteur il est nécessaire d'en conserver 1. Le tracteur remplace donc 2 chevaux.

Dépense du tracteur	125.000 f
Deux chevaux à 29.500	59.000 f
	66.000 f

Le tracteur occasionne donc une dépense supplémentaire de 66.000 f. Il faut admettre que cette différence peut être en partie compensée par une économie de main d'œuvre et un supplément de récolte.

Le gros obstacle au tracteur dans ces petites exploitations est l'amortissement. Le calcul serait tout différent pour une exploitation de 50 ha mais il n'y en a pas dans la commune.

Le tracteur peut trouver sa place dans de nombreuses exploitations de la commune mais il ne faut pas chercher le gros car l'amortissement sera d'autant plus élevé. On aura intérêt à chercher des plus petits.

Il reste la solution des groupements pour l'utilisation de matériel en commun, c'est peut-être la solution de l'avenir. Pour l'instant les exploitants ne semblent pas en avoir compris l'intérêt puisque le syndicat de battage qui a une bonne gestion et un très bon matériel ne groupe que le tiers des cultivateurs et doit s'étendre sur 3 communes.

Dans ce genre de coopération il faudrait d'ailleurs débiter par du petit matériel : épandeurs d'engrais et de chaux, appareils à traitements, etc.

Pour une ferme de 15 ha, recensement de l'outillage existant et valeur à l'état neuf en 1954 :

1 charrette sur pneus	125.000 f
1 tombereau	115.000 f
1 charrue	22.000 f
1 herse	11.000 f
1 houe	13.000 f
1 faucheuse	80.000 f
1 moissonneuse lieuse	180.000 f
1 rateau faneur	60.000 f
1 rouleau	32.000 f
1 semoir à céréales	104.000 f
1 coupe racines	8.000 f
1 charrue à vigne	6.000 f
Facultatif 1 concasseur moteur électrique et branchement	80.000 f
2 colliers	24.000 f
Menus outillages	10.000 f
Total	870.000 f
A déduire remise du gouvernement 15 %	130.500 f
Valeur réelle du matériel neuf en 1954	739.500 f
Valeur moyenne à l'hectare	49.300 f

La mise en production du sol

Améliorations foncières :

Remembrement : le territoire de la commune est très morcelé, les parcelles de 15 à 60 ares sont la majorité. Le remembrement des terres serait très utile mais il n'en est pas question.

Assainissement : drainage

Ils sont inutiles car les terrains sont très sains. Les eaux s'infiltrent très facilement, aucun terrain ne noie sauf une étroite bande de terrain pour laquelle aucune amélioration n'est possible.

Irrigation : rien n'est possible, pas le moindre petit ruisseau ni la moindre petite rivière.

Boisement : les terres toutes de bonne qualité n'incite pas au boisement à moins que ce ne soit quelques petits champs qui étouffent entre des bois ou entre de grosses haies. On plante le robinier qui a une très belle végétation.

Le travail du sol

Nettoyage

Ces bonnes terres si elles donnent un milieu propice au développement des plantes cultivées produisent aussi généreusement de mauvaises espèces qui se développent avec vigueur : chiendent, ravenelle, chardon, petite oseille, fougères, etc. Les plus grands soins doivent être pris pour conserver les terres toujours propres.

Procédés préventifs :

D'abord ne jamais épandre, ce qui n'est pas le cas, de fumiers pailleux qui amène dans les champs de mauvaises graines prêtes à germer.

Ne jamais fumer les blés car on ne peut pas facilement détruire les mauvaises graines qui se multiplient. Ce procédé est d'ailleurs en nette régression.

Effectuer de déchaumage. Personne ne le fait, même ceux qui ont des tracteurs.

Passer régulièrement le terrain en luzerne ou pacage pour détruire chardons, ravenelles, nielles, liserons, etc. Par contre ces jachères favorisent le développement du chiendent, des fougères, de la petite oseille.

Tout le monde connaît la nécessité de ce procédé favorisé par l'absence totale de prairies naturelles. Un apport régulier de chaux en dehors des autres avantages connus empêche la végétation des fougères et de la petite oseille tout en donnant plus de vigueur aux légumineuses.

Procédés curatifs :

Malgré toutes ces précautions il arrive que les terres deviennent sales. On détruit le chiendent aux mois de mars et avril en fouillant énergiquement la terre à l'aide du cultivateur. Les petites exploitations qui n'ont pas deux chevaux ont alors recours à un entrepreneur.

Les autres herbes telles ravenelles, coquelicots, nielles, etc, sont détruites par les hormones dans les céréales. La plupart des exploitants ont vu l'intérêt qu'il y avait là et n'hésitent pas à recourir à ce procédé.

Ameublissement :

Il est possible de labourer quand on le désire aussi bien en terrain mouillé que sec. La charrue coule toujours bien sans que la terre ne colle jamais. Les oreilles de charrues sont toujours brillantes. Quelle différence avec les terres lourdes, collantes de Pliboux ou de Mairé, impossible quand elles sont sèches ou mouillées.

Les terrains destinés à recevoir des plantes sarclées (guérets) reçoivent de nombreuses façons. Labourés à la fin de l'été, ils le sont à nouveau l'hiver avec enfouissage souvent du fumier disponible, une nouvelle fois début mars. Ils reçoivent alors deux pseudo-labours au cultivateur pour destruction des herbes et ameublissement.

Pommes de terre, betteraves, maïs sont semés ou plantés à sillons, pour cela on les ouvre avec un buttoir (ara) si le fumier n'a pas été mis déjà il est alors épandu dans les rigoles qui sont partiellement comblées à la houe munie de 2 socs. Pour les betteraves, les sillons sont reformés de suites, plus tard pour les autres plants sarclés. (récupérés), ils sont alors hersés et roulés. Suivent au cours de l'été 2 ou 3 pseudo labours à la houe pour ameublissement et destruction des herbes. La terre est alors fine, douce et ne sèche pas. Les labours sont peu profonds, 15 à 20 centimètres. Il y aurait intérêt à en augmenter la profondeur mais il est nécessaire de prendre des précautions. Une augmentation trop rapide donne de mauvais résultats. Il faut gagner centimètre par centimètre sans négliger la fumure. On pourrait atteindre 30 ou 35 cm quand il n'y a pas trop de silex et cela sans un effort de traction trop considérable.

Deux chevaux de petite taille peuvent aisément trainer leur charrue, un petit tracteur de 5 cv laboure avec 2 socs de 10 pouces.

Il n'y a pas de déchaumeuse dans la commune, c'est un tort, cet outil rendrait de nombreux services et notamment pour le retournement de la terre après la moisson.

L'enrichissement du sol

L'engrais de base est le fumier. Il est mis aux plantes sarclées, aux orges de printemps et souvent aux blés à la dose de 10 à 15 tonnes à l'hectare. Il est souvent mis juste avant de semer.

Le fumier est complété par des engrais chimiques.

(voir plus loin examen de détail)

Rotations et assolement

L'assolement triennal est de règle à Lorigné. On fait succéder à une plante sarclée un blé puis une céréale secondaire. Le sol s'ensalit très vite et il ne serait pas rentable de faire suivre une troisième céréale. Cette pratique n'est pas suivie car d'autre part on a besoin de foin et de plantes sarclées.

Le terrain est cultivé en principe pendant six ans puis ensemencé en luzerne pour quatre ou cinq ans ou en trèfle pour deux ans.

Cette pratique s'est affirmée depuis moins d'un siècle, on pratiquait alors la jachère.

Tous les exploitants ont compris l'intérêt qu'ils avaient à utiliser largement la prairie artificielle non seulement pour obtenir du foin mais encore pour nettoyer et enrichir leurs terrains.

Je ne pense pas qu'on puisse critiquer ces pratiques, il y aurait sans doute intérêt à limiter à trois ans la durée d'une prairie et à y consacrer les terrains plus souvent.

Les spéculations végétales

Les jardins

Il est souvent petit, placé auprès de la maison et clos de barreaux de châtaignier. Souvent il est mal organisé, embarrassé d'arbres de toutes sortes. Les allées ne sont pas entretenues. On en trouve quelques beaux mais ils n'appartiennent pas à des agriculteurs.

Travaillé à la bêche, il contient des condiments : ail, oignons, échalotes, oseille, persil ou des plants vivaces : fraisiers.

L'été il y a surtout de l'herbe et une planche de salades, de tomates.

Il est souvent complété par un petit champ proche de la maison et cultivé à la charrue ou tout simplement on a des légumes d'été dans les champs : pois, haricots, carottes,...

Dans ces bonnes terres les légumes poussent bien, des retraités obtiennent de très beaux produits : asperges, céleris, artichauts, choux-fleurs, etc. Il faut évidemment y consacrer du temps et arroser.

Cette question va être résolue mais moins vite la première car les soins au jardin sont au moment des gros travaux. Il serait bien facile de supprimer les vieux arbres progressivement et de les remplacer par des plantations groupées ; le jardin serait alors bien plus facile à travailler et plus productif. Chaque membre de la maison pourrait bien aussi y consacrer quelques heures chaque semaine ; toutes les familles vont avoir de l'eau à volonté. Le jardin fournirait alors le moyen d'agrémenter et de varier considérablement la table à bon compte. Et quel plaisir de manger les légumes qu'on a produits.

On trouve ça et là quelques beaux massifs de rosiers mais dans la plupart des exploitations il est à peine besoin de parler du jardin fleuriste. Il est entièrement laissé au soin des dames et se limite quand il existe à un ou deux massifs près de la porte, plus ou moins visités par les poules, ou à quelques pieds de dahlias ou de chrysanthèmes dans le jardin.

Les cultures de plein champ

Cultures pérennes ou vivaces

Les prairies permanentes – pâturages – pacages

Il n'y a aucune prairie permanente sur le territoire de la commune et le terrain de s'y prête pas. Après peu d'années les terrains laissés à eux-mêmes sont envahis par de mauvaises plantes.

Les pacages sont le plus souvent des prairies artificielles dont la légumineuse initiale est disparue. Ce sont le plus souvent quelques parcelles proches de la maison qui y sont consacrées pendant plusieurs années. De plus en plus ces terrains sont clos, les haies étant aménagées et complétées par des ronces artificielles ou une clôture électrique. La fermière est ainsi libérée de la corvée qui est d'accompagner matin et soir les animaux.

Le solage est une végétation spontanée de graminées : ray-grass, fétuque, chiendent, plus ou moins de trèfle blanc et de minette lorsque le sol est régulièrement enrichi en acide phosphorique.

Bien peu de cultivateurs font des apports réguliers d'engrais ; il serait bon de mettre régulièrement des scories (3 ou 400 kg à l'ha) et du purin qui apporte de la potasse et de l'azote.

Dans la plupart des cas, les rendements sont très faibles, l'herbe n'y pousse guère qu'au printemps et à l'automne. En été ces terrains sont complètement secs.

A Lorigné il n'est pas possible de consacrer de grandes étendues en terrain à pacage. On nourrit en grande partie les vaches à l'étable mais il est quand même nécessaire de les sortir.

Il faut donc chercher à avoir là aussi des rendements en herbe importants. Au lieu d'y consacrer des terrains qui rapportent peu et seraient aptes à produire en abondance d'autres plantes, il serait mieux d'en semer d'autres spécialement pour cet usage en y semant des plantes bien adaptées et en enrichissant convenablement le sol : en chaux, acide phosphorique, potasse et azote.

Exemple de mélange pouvant bien convenir à cet usage :

Légumineuses : minette, lotier, trèfle blanc

Graminées : ray-grass, dactyle, fétuque

Pour un troupeau de 5 à 6 vaches, il y aurait lieu de ne pas avoir de parcelles dépassant 50 ares et de ne pas les avoir plus de 10 jours dans la même.

Le pommier

Ils sont nombreux le long des chemins, dans les hies, les jardins et les cours. Ce sont tous des arbres de plein vent qui ont poussé là comme ils l'ont voulu. Ils ne reçoivent aucun soin si ce n'est un traitement annule de l'arséniate de plomb lorsque les chenilles se montrent trop menaçantes.

Les vieux pommiers sont remplacés soit par une rangée dans un champ ou une plantation complète dans un petit terrain mal disposé pour la culture.

On rencontre surtout trois variétés locales dont les pommes sont surtout utilisées en cidre mais qui peuvent être mangées :

La pomme à troches : la plus répandue est assez grosse, verte devenant jaune. Elle est un peu fade mais très juteuse. Le rendement en cidre est très élevé (jusqu'à 38 l aux 50 kg), il est peu alcoolisé et seul ne se conserve pas bien.

La pomme de garde : plus petite, un peu allongée, très sucrée, d'un goût très agréable, se conserve jusqu'en juin. Le cidre en est excellent.

La pomme de bois est précoce (sept-oct) d'un goût très agréable.

Ces variétés ne sont plus beaucoup reproduites, dans les plantations nouvelles on trouve surtout des rainettes et quelques variétés à cidre.

Utilisations : chaque famille a en général sa large provision de pommes, pour le cidre et pour la table. Dans les années d'abondance les quantités à vendre pour le cidre sont importantes et les débouchés ne sont pas toujours assurés. En 1953 des lots importants ont été perdus bien que les vendeurs les aient offerts à 100 ou 150 f les 50 kilos.

Les pommes de table auraient un débouché beaucoup plus facile. Quelques propriétaires en cueillent de petits lots mais les fruits sont quelconques et le prix s'en ressent, il est suivant la saison de 1.000 à 1.500 f les 50 kilos.

Les cultures fruitières autres que le pommier

Chaque famille a dans son jardin ou le champ voisin des cerisiers, des poiriers, des pêchers, des pruniers. Ces arbres ne reçoivent aucun soin, ils sont uniquement destinés à la famille et même s'il y a surplus les fruits ne sont pas vendus, mais donnés.

Le châtaignier

Ils donnent à la campagne de Lorigné un aspect bien différent de celui des plaines avoisinantes. On en rencontre partout, tantôt groupés en châtaigneraies, tantôt isolés dans les haies et le long des chemins.

Les variétés sont peu nombreuses : la Lyonnaise et la Nozillat sont de bonne qualité et se conservent bien. La jaune et la rouge sont plus précoces mais ne se conservent pas l'hiver et sont bien moins bonnes.

On montre de moins en moins d'entrain à les récolter, la récolte en est pénible et demande beaucoup de temps, les prix ne sont pas toujours très rémunérateurs.

Autrefois on montait dans les arbres pour les gauler ; c'est un travail très dangereux car une grosse branche peut casser brusquement et tous les ans il y avait des accidents mortels. On rentrait à la ferme les châtaignes dans les bogues et on les traitait à la veillée. On attachait beaucoup d'importance

à cette récolte, car elle fournissait pour l'hiver une bonne partie de la nourriture de la famille. Depuis la première guerre, de plus en plus on attend bien patiemment que les châtaignes tombent toutes seules. Actuellement il n'y a guère que trois ou quatre vieilles personnes qui montent dans les arbres. Tout au début de la saison elles se vendent par petits lots 30, 40 et même 50 f le kilo. Dès le début d'octobre les prix tombent jusqu'à 10 f pour remonter à 30 ou 40 f vers la Toussaint à la foire de Chef-Boutonne.

Tous les ans, de vieux châtaigniers disparaissent et ne sont pas remplacés.

Le noyer

Eux aussi se rencontrent dans les haies et le long des chemins, il n'y a pas de terrains spécialement consacrés.

Les arbres sont assez jeunes, la grande gelée de 1938 ayant détruit la plupart des vieux.

On ne nomme aucune variété, les arbres sont nés au hasard, laissés là ou plantés dans un endroit choisi. Les noix sont ramassées avec soin, la récolte en est moins désagréable que celle des châtaignes et le prix de vente toujours intéressant. En 1953 elles se sont vendues sèches plus de 100 f le kilo.

Améliorations : la terre de Lorigné plait très bien aux arbres fruitiers, beaucoup des petits exploitants qui n'ont pas assez de terrain pour s'occuper dans le mode de culture traditionnelle pourraient au lieu de louer des terres, trouver là un moyen de réaliser des bénéfices intéressants. Il faudrait s'orienter vers la culture de pommes surtout la poire et même la cerise.

Un apprentissage serait bien sûr nécessaire non seulement pour l'obtention des fruits mais surtout pour que ceux-ci soient de bonne qualité et de belle présentation. Ce serait facile en dirigeant les jeunes vers des écoles spécialisées.

Le pommier sur doucin ? me paraît la meilleure solution, il pousse bien et présente avantage de donner après 5 ou 6 ans une production déjà intéressante ; d'autre part les soins, les traitements et la cueillette sont plus faciles à réaliser que sur de grandes formes.

On choisirait des variétés assez rustiques, de bonne présentation et conservation. La Rainette de Parthenay me semble être une variété convenant particulièrement.

Les bois

Les champs sont entourés de haies et donnent à la région un aspect de bocage. Le châtaignier y domine avec le chêne et le charme, ça et là un grand arbre de plein vent.

On y trouve le bois de chauffage et le bois à clôtures, le châtaignier dit de palisse est d'une qualité très inférieure à celui des taillis.

Les bois occupent une superficie de 164 ha. La superficie de chacun ne dépasse que rarement 2 ou 3 hectares et ils sont divisés en nombreuses parcelles.

Il y a de nombreux petits taillis séparés par des champs.

Ce sont presque uniquement des tailles de châtaigniers avec ça et là quelques grands chênes. Quelques plantations récentes sont des taillis d'acacias.

Les coupes très morcelées sont exploitées tous les 15 à 25 ans, vendues sur pied ou exploitées par le propriétaire lui-même. On peut estimer que chaque année il s'exploite 8 à 10 ha de taillis ; ces dernières années les prix de vente ont été stables entre 3 et 6.000 f l'ha selon âge et qualité. Une scierie à Bois Renard exploite uniquement le chêne et le châtaignier.

Les chênes disséminés dans les taillis donnent un bois de bonne qualité, de couleur claire, ils sont achetés par des marchands de la plaine.

Les pris sur pied est selon grosseur et qualité de 5 à 12.000 f le m³. On remarque quelques petits taillis d'acacia de plantation assez récente, le bois très dur et très lourd connaît à peu près les mêmes usages que le châtaignier.

Mode d'exploitation : jusqu'à ces dernières années les acheteurs de coupes pouvaient faire a battre les taillis pour les fagots et le bois mort. Depuis trois ou quatre ans la boulangerie utilise de moins en moins de bois et le prix des fagots est descendu trop bas (15 à 20 f), les acheteurs font abattre leur

coupe en payant un prix forfaitaire de 600 f environ l'are. On trie les baguettes et on met le feu aux brindilles.

Evolution : avant la disparition du vignoble des Charentes, l'exploitation du châtaignier était toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Les taillis étaient exploités au bout de 7 ou 8 ans. Le bois était utilisé en piquets, les brins plus petits étaient fendus et mis en cercles ou en claies. Les fendeurs durant presque toute l'année préparaient les meules de cercles qu'ils emportaient vendre jusqu'à Cognac. La disparition des vignes amena à Lorigné une catastrophe presque aussi grande qu'en Charente. De nombreuses familles durent s'exiler et les bois se vendaient à très bas prix. De nombreuses parcelles ont été arrachées et surtout à Fief-Richard, la Chebassière et Queue d'Ajasse.

La reconstitution du vignoble amena à nouveau un débouché pour les piquets mais le lien de fer empêcha la petite industrie du cercle de reprendre son activité.

Depuis une trentaine d'années le bois de châtaignier est à nouveau très recherché, depuis qu'on l'utilise en parquet. Les acheteurs de bois sont nombreux mais les ventes très rares.

Les cultures temporaires

Les cultures alimentaires

Le blé : en 1954, la superficie ensemencée en blé est selon la statistique communale de 127 hectares. Il semble que ce chiffre soit inférieur à la réalité. L'écoulement sûr et facile de ce produit a amené les cultivateurs à en augmenter un peu les surfaces.

Il est presque toujours semé derrière une plante sarclée rarement après trèfle ou luzerne.

On sème à partir de la fin octobre et souvent jusqu'à Noël ; c'est alors trop tard car les corbeaux font bien des dégâts. Le semis est effectué à la volée soit avant de labourer (dessous) ou après labour (dessus), le grain est alors enfoui à l'herse ; le mieux est évidemment le semoir mais leur nombre n'est actuellement que de 6.

Les semences sont triées au tas, on ne prend que le gros grain. Depuis deux ans presque tous les cultivateurs se sont procuré des semences de première reproduction par échange de 120 kg de blé de consommation contre 100 kg de blé trié. C'est un moyen d'avoir à très bon compte des semences de bonne qualité.

La variété la plus répandue est le Vilmorin 27 et c'est celle qui donne les meilleurs rendements. On peut lui reprocher un assez faible rendement en paille. On voit aussi Vague d'épis, Yga, Etoile de Choisy et Bon Fermier. Plusieurs petites exploitations restent fidèles à cette variété pour son rendement en paille.

Fertilisation : nombreux sont ceux qui se contentent d'apporter au semis une demi fumure au fumier, au printemps 100 kg d'engrais azoté à l'hectare. C'est une fumure insuffisante et mal équilibrée, les rendements sont alors inférieurs de 20 q à l'ha.

D'autres apportent à l'automne 2 ou 300 kg de super ou scories à l'hectare et un peu d'azote au printemps. Les rendements sont déjà meilleurs.

Une dizaine d'exploitants ont le souci d'apporter à leurs blés une fumure complète et équilibrée :

Super ou scories 6 ou 700 kg

Sylvinite ou chlorure 2 ou 250 kg

Azote 2 ou 300 kg.

En 1954 en parcelles non gênées par les haies, les rendements ont atteint jusqu'à 45 q à l'ha ; il est impossible d'atteindre ce rendement sur l'ensemble d'une exploitation bien sûr. Si les haies donnent à la région un aspect agréable, elles coûtent bien cher à leurs propriétaires ou même aux voisins.

Soins d'entretien : il est inutile de tracer des rigoles pour l'écoulement de l'eau en hiver, aucun terrain ne noie. Le blé est hersé et roulé au printemps, dans ces terres saines ce travail est toujours possible même par année humide.

Les mauvaises plantes risquent de causer des dégâts importants, c'est surtout, à part le chiendent, les ravenelles et les vesces sauvages (ou ferlin) en années humides.

On a vu pendant la guerre des champs de blé presque entièrement détruits par ces plantes. L'acide sulfurique est actuellement abandonné, on utilise les hormones. Cette année une vingtaine d'hectares ont été traitées par les soins de la coopérative de Chef-Boutonne. Le prix à l'hectare était

de 3.500 francs. Il faut noter que le printemps a été peu favorable à la croissance des mauvaises plantes.

Certaines années, les campagnols et les vers blancs ont causé des dégâts importants, les moyens de lutte se montrent peu efficaces.

Récolte : la moissonneuse-batteuse n'a pas encore pénétrée dans la commune sauf pour quelques carrés d'orge. Il est vrai que la majorité des terrains ne s'y prêtent pas, ils sont trop petits et ont trop de haies.

La récolte est faite par les procédés habituels : moissonneuse-lieuse et batteuse. De plus en plus on presse la paille à haute densité et mise à l'abri ; je crois que cette année 80 % des pailles seront ainsi traitées. C'est un bon procédé qui épargne de la main-d'œuvre l'hiver et évite les pertes de paille.

Utilisations : une bonne partie de la récolte est livrée à la boulangerie pour la consommation familiale. On pratique l'échange blé-pain.

L'excédent est vendu à la coopérative. En 1953 le total des livraisons s'est monté à 1600 quintaux, la densité était comprise entre 76 et 80 kg l'hectolitre.

Améliorations : dans ces bonnes terres de valeur à peu près égale, les rendements peuvent être largement augmentés :

par un renouvellement régulier des semences. Maintenant c'est très facile moyennant une somme modique.

par des fumures plus importantes et surtout mieux équilibrées. Il n'est pas indiqué d'apporter du fumier au blé, il donne un terrain creux et apporte de nombreuses mauvaises graines.

par la suppression des haies et un remembrement des propriétés. L'arrachage des haies demande un travail considérable ; faut-il le souhaiter ? L'aspect du pays serait bien changé.

par l'utilisation du semoir.

Les céréales secondaires

Avoine : en 1954 la superficie déclarée est de 48 hectares. On sème derrière le blé au début d'octobre sans déchaumage préalable. La semence est triée au tas, la variété unique est l'avoine grise du Poitou.

Fertilisation : elle ne bénéficie en général d'aucun apport d'engrais. Si l'hiver a été rude et la plante fatiguée on épand une petite dose d'azote au printemps. Les rendements sont bien inférieurs à ceux du blé et ne dépassent jamais 25 q à l'hectare.

Utilisations : la plus grosse partie de la récolte est utilisée pour la nourriture des animaux, nature pour les chevaux, concassée pour les bovins.

En 1953 la coopérative en a acheté 2 t 300 vendue en partie pour la semence. Le grain est très coloré et très apprécié.

Les soins d'entretien sont les mêmes que pour le blé. Le déchaumage et un meilleur enrichissement du sol augmenteraient les rendements. Toutefois la fumure azotée doit être limitée surtout en années humides car la verse est à craindre.

Mélange de blé et d'avoine : la superficie est de 60 hectares. Cette culture tend à progresser aux dépens de l'avoine seule. Le grain est entièrement utilisé à la ferme pour la nourriture des volailles et des porcs.

Orge d'automne et esturgeon : cette culture est très peu pratiquée et se limite à quelques hectares seulement.

Orge de printemps ou baillarge : la superficie emblavée est d'environ 26 hectares. Cette céréale est toujours semée en fin d'assolement derrière blé et avoine et sert d'abri à un pré artificiel ou un pacage. Le terrain est labouré après les moissons puis pendant l'hiver avec apport de fumier. Les bons cultivateurs font un apport de chaux en été ou au printemps selon la date de la livraison.

En mars le terrain est alors nettoyé au cultivateur et à l'herse. Il importe d'avoir un terrain sans chiendent pour semer un pré.

Juste avant le semis les engrais minéraux sont apportés à des doses variables, souvent cet apport se limite à quelques sacs de super phosphate ou de scories.

Les semis de baillarge et la légumineuse sont effectués fin avril et le plus souvent en mai toujours retardés par le souci de bien nettoyer le terrain.

Les rendements sont très irréguliers influencés par les pluies au cours de l'été.

La totalité de la récolte est consommée à la ferme pour la nourriture des porcs et des volailles.

Les semences ne sont jamais renouvelées, on sème toujours la variété commune du pays.

Améliorations : ces terrains destinés à recevoir une prairie devraient être obligatoirement chaulés, c'est indispensable pour la bonne végétation des légumineuses.

J'ai vu souvent apporter en même temps la chaux et le fumier ; cette pratique est mauvaise car la chaux libère de l'azote qui se dégage dans l'air.

On ne devrait faire aucun apport de super phosphate mais uniquement des scories. Cet engrais a l'avantage d'être moins cher à l'unité et de fournir de la chaux gratuite. Cet apport doit prévoir les besoins de la céréale et ceux de la légumineuse pour les plusieurs années de sa végétation (1000 à 1500 kg à l'hectare) et être fait dès le début de l'hiver pour bénéficier à la baillarge. Il doit en être de même de la potasse (5 à 600 kg à l'ha). L'apport d'engrais azotés est souvent nul, il y aurait lieu d'en apporter 2 à 300 kg à l'hectare. La baillarge a une durée de végétation courte et demande à pousser vigoureusement. Les rendements seraient plus importants et surtout plus réguliers.

Le maïs à grain

Jusqu'à la vulgarisation du maïs hybride, cette céréale était peu cultivée. On cherchait à récolter la semence pour le maïs fourrage et le grain nécessaire à gaver quelques oies. Les superficies cultivées ont considérablement augmenté pour atteindre en 1954 28 à 30 hectares.

La place dans l'assolement est soit derrière avoine soit après luzerne ou pacage. Dans ce cas la plante est souvent dérangée par les vers blancs.

Le sol après avoir été ameubli et nettoyé est tracé à sillons. S'il n'a pas été fertilisé au cours de l'hiver le fumier et les engrais minéraux sont apportés dans les rigoles.

Souvent la fertilisation se limite à un léger apport de super, de plus en plus on utilise des engrais composés type Phosamo à des doses variant de 2 à 800 kg à l'hectare.

Le grain est alors déposé dans la rigole puis recouvert à la houe équipée de 2 socs. Juste avant la naissance le sillon est reformé. Deux binages et il ne reste plus qu'à attendre la récolte.

Récolte : en 1952 une dizaine de cultivateurs ont utilisé le pick-corner de la coopérative agricole, cet appareil n'a pas été demandé depuis. Le prix de revient est élevé et les terres sont trop tassées lorsqu'elles sont humides.

La récolte se fait à la main ; les petites exploitations organisent des veillées au cours desquelles les épis sont débarrassés d'une partie des pailles et mis à « troches », celles-ci sont mises à sécher le long d'un mur ou sous un hangar. Il est ensuite égrené l'hiver avec une petite machine ou une grande queue de poêle.

Les exploitations plus importantes qui vendent du maïs amènent leur récolte s..... des champs et débarrassée des pailles à la batteuse de la coopérative installée dans le village. Le grain est emmené à Chef-Boutonne où il est séché.

Les rendements ont été en 1953 de 20 à 60 quintaux à l'hectare. Les variétés cultivées sont le U 22 et le W 355.

La culture du maïs paye bien à Lorigné, le prix de vente est rémunérateur et la vente actuellement est assurée. Il y aurait lieu d'étendre cette culture en apportant des fumures copieuses et bien équilibrées (jusqu'à 800 à 1000 kg d'engrais complet à l'hectare). Toutefois derrière cette plante sarclée le blé n'est pas souvent bon, le terrain est creux et ces deux céréales ont à peu près les mêmes exigences. Il faudrait si on veut entreprendre cette culture sur une grande échelle modifier les assolements.

La pomme de terre

La superficie plantée est d'environ 15 hectares en nette régression depuis l'apparition du doryphore et des maladies de dégénérescence.

Les façons culturales sont les mêmes que pour le maïs y compris la plantation, les apports d'engrais sont aussi les mêmes.

Les variétés plantées sont :

La Bintje (surtout) - L'Institut de Beauvais et une variété nouvelle la Kerpondy qui semble moins sensible au mildiou.

Une variété nouvelle introduite durant la guerre est encore cultivée pour les porcs. Elle n'est point de bonne qualité mais résiste bien aux différentes maladies.

Les rendements peuvent atteindre 300 q à l'hectare et une moyenne de 150 à 200 quintaux.

Dans de nombreuses exploitations on ne vend jamais de pommes de terre en dehors de la consommation famille toute la récolte est consacrée aux porcs. Il y a quelques vendeurs, les prix sont de 600 à 1200 f les 50 kg selon l'année et la saison.

Les cultures fourragères

Les cultures fourragères donnent chez les bons cultivateurs des rendements importants mais la valeur nutritive au kg est bien inférieure à celle des mêmes produits venant de la plaine calcaire. De plus ces produits fourragers poussant dans un terrain décalcifié doivent être obligatoirement complétés par matières minérales.

Les prairies artificielles

Elles sont dans la commune la seule source de foin.

La superficie est d'environ 350 hectares. Pour une grosse part c'est de la luzerne, les trois quarts environ et un quart de trèfle violet.

Comme il a été décrit plus haut, ces prairies sont obtenues par semis dans de l'orge de printemps plus rarement dans du maïs vert.

On fait en général deux coupes et trois dans les années humides sur luzerne. La production de graine est plus rentable, très irrégulière par suite de coulure. Une luzerne est fauchée pendant trois à cinq ans.

Le trèfle est fauché une fois, laissé à graine sur regain, pacagé la deuxième année. En terrains bien soignés les rendements peuvent atteindre 5 à 7 tonnes de foin sec à l'hectare.

Soins apportés : les bons cultivateurs font à la création de la prairie un apport de 3 tonnes de chaux à l'hectare et des apports réguliers d'acide phosphorique et de potasse.

Beaucoup croient encore que les légumineuses sont des plantes généreuses qui peuvent pousser sans engrais. Ils ne récoltent jamais de foin.

Evolution : il n'y a guère qu'une centaine d'années que les légumineuses ont éliminé les jachères. Avant la guerre de 1914 il y avait encore des cultivateurs de Lorigné qui achetaient du foin dans les prés des plaines voisines. Par contre avant que les engrais chimiques soient utilisés communément on chaulait davantage. La plupart des exploitants ont maintenant bien compris que engrais et chaux étaient deux fertilisants bien différents.

Améliorations : pour obtenir du foin surtout de la luzerne il est absolument indispensable de chauler. Quand poussent la petite oseille et les fougères, la luzerne périt dès la deuxième année sans avoir donné une bonne coupe. Cette pratique est rentable et indispensable.

Il y a lieu de proscrire totalement l'emploi des super phosphates qui acidifient la terre mais de faire uniquement des apports de scories qui apportent de la chaux gratuite. Comme la perte d'acide phosphorique est négligeable, il y aurait lieu de faire un apport d'un bloc de 1000 à 1500 kg à l'hectare assurant à la luzerne une bonne végétation pendant 3 ou 4 ans. Il est alors temps de remettre le terrain en culture. La potasse est bien sûr utile mais se montre moins indispensable.

La betterave fourragère

La superficie cultivée est de 45 hectares environ. C'est le principal produit frais donné aux animaux en hiver et on y attache beaucoup d'importance. Elle vient en tête d'assolement soit derrière avoine soit derrière vieille prairie. Le terrain reçoit les mêmes préparations que pour les autres plantes sarclées, on attache davantage d'importance à la finesse de la terre et à la destruction du chiendent.

Le semis a lieu après le 23 avril et peut se poursuivre presque jusqu'à la fin de mai. On sème sur sillons en poquets au semoir ; quelques semis se font à plat avec le semoir à céréales.

Un premier binage a lieu dès que possible puis le démariage suivi d'un deuxième et souvent d'un troisième binage.

La récolte a lieu fin octobre, les racines sont engrangées ou mises en silos sur la terre dans la cour.

Les variétés à cultiver sont les demi-sucrières ; les grosses variétés fourragères dans ce bon terrain deviennent trop grosses et sont trop peu nourrissantes.

Fumure : dans ces bonnes terres, même avec une fumure insuffisante la betterave fournit de gros rendements. Le type de fumure employée est : fumier, super phosphate 2 à 300 kilos, azote au deuxième binage 100 à 200 kilos.

Le fumier est encore souvent mis dans les rigoles amenant la naissance de nombreuses mauvaises plantes. Il n'est presque jamais mis de potasse.

La fumure à employer serait la suivante :

Scories au cours de l'hiver 5 à 600 kg

Chlorure ou sylvinite 2 à 300 kg

Cyanamide de chaux 2 à 300 kg

Proscrire la super phosphate et le sulfate d'ammoniaque qui acidifient encore les terres.

On a tendance à trop éloigner les plants, une densité plus élevée aurait l'avantage de fournir des racines moins grosses mais plus nourrissantes, de gêner considérablement la croissance des mauvaises plantes.

Les choux fourragers

On remarque quelques carrés par ci par là, on cherche à les faire consommer tôt pour faire suivre du blé.

Le topinambour

Chaque exploitation en a 15 à 40 ares. Les façons culturales sont les mêmes que pour la pomme de terre. On les destine surtout aux porcs.

Le maïs vert

En terrain bien préparé et dans les années pas trop sèches, on peut semer épais, les rendements sont très importants. Cette culture rend de grands services et remédie l'été à l'insuffisance des pacages. Là aussi, il y aurait lieu d'employer des doses d'azote plus importantes.

Le trèfle incarnat

Semé en août sur un lieu après un simple passage de cultivateur, il est récolté en mai et juin. Les apports d'engrais sont infimes et souvent nuls. Ce fourrage est apprécié de tous les animaux. Cette terre légère plait bien à cette plante qui réussit bien à moins que les semis soient détruits par les limaces. Il y a lieu de semer tôt et en terrain très sec si possible.

Les cultures industrielles

Avant la guerre de 1914, il y avait dans chaque exploitation un petit champ de colza et de chanvre pour la consommation familiale. Les noix fournissaient l'huile domestique.

Entre les deux guerres, ces cultures ont totalement disparues.

Après 1940, la pénurie d'huile a amené quelques cultures de colza et de tournesol. Un cultivateur a produit jusqu'en 1952 des betteraves sucrières (1 ha). En 1949 on comptait 1 ha 50 de colza et 1 ha de betteraves sucrières (25 tonnes teneur 8% 3800 la tonne rapport 95.000 f). En 1952 le lin a été essayé (5 ha). Cette culture n'a rien rapporté et a été abandonnée.

Si on considère le maïs comme culture industrielle, c'est la seule pratiquée actuellement. La betterave sucrière est aussi abandonnée.

Chapitre III

	foin	Pacage	betteraves	Maïs	Trèfle inc	choux
septembre	1	2		2		
octobre	1	2		2		
novembre	2	1	1			1
décembre	3		2			
janvier	3		3			
février	3		3			
mars	3		3			
avril	1	2	2			
mai	1	2			2	
juin	1	2			2	
juillet	1	2		2		
août	1	2		2		

Pendant 5 mois d'hiver la ration est complétée par 1 kg 500 d'un mélange d'arachide son et avoine cassée.

Montant du produit brut des bovins dans une exploitation de 15 hectares

Pour 6 vaches et 3 génisses – exploitation bien conduite

Lait vendu 13.000 f à 23 f 299.000 f

Veaux 5 ½ compte tenu des pertes 100.000 f

Chaque génisse prend chaque année une valeur de 15.000 f 45.000 f

Somme globale 444.000 f

à déduire

saillies 4.000 f

produits achetés 35.000 f

... du cheptel et risques

vétérinaires et produits 35.000 f

74.000 f

Recette nette 370.000 f

Il n'est pas tenu compte de la main d'œuvre, ni du prix de revient des produits de la ferme, ceux-ci entrent dans les frais généraux.

Hygiène et maladies : on peut déplorer de trop nombreuses étables trop petites et mal aérées, quelques unes encore n'ont pas le sol cimenté.

Améliorations : elles doivent porter sur deux points essentiels : sélection et alimentation

La sélection est sûrement le point le plus difficile à résoudre car il faut y consacrer de l'argent et beaucoup de temps.

Il faut d'abord se procurer des femelles issues de bonne souche et si on veut des garanties, elles coûtent très cher.

Avoir ensuite recours à de bons taureaux, c'est plus facile. On sait que dans la commune il n'est pas possible d'avoir pour la monte publique des animaux de hautes qualités. Le prix de la saillie est de 600 francs, il faudrait demander le triple ou le quadruple compte tenu des risques de contamination. D'autre part ces animaux lorsqu'ils vieillissent présentent un danger réel et demanderaient presque les soins d'une personne spéciale, alors on les vend à trois ans ou plus, au moment où on pourrait à peine apprécier ses qualités de races.

La seule solution semble donc l'insémination artificielle. Elle résout tous les problèmes d'hygiène, de sélection, de commodité et d'économie.

Les exploitants ne l'ont pas encore admise dans leurs habitudes. Ils acceptent d'emblée toutes les critiques faites à ce sujet : mauvaise réussite, stérilité des vaches après plusieurs interventions, veaux plus petits, etc.

Depuis la fermeture du sous-centre de Chef-Boutonne on peut s'adresser à Tusson en Charente, le prix est de 1.000 f jusqu'à 4 interventions.

Alimentation : pour élever une bonne vache, qu'elle soit ou non un produit de sélection il est nécessaire de lui apporter dès son jeune âge une alimentation abondante riche et équilibrée. Or on a tendance à trop la négliger et à considérer qu'une bête petite a de petits besoins. Dès le sevrage et à mesure que la ration de lait est diminuée il faut compléter avec des aliments riches en azote et des sels minéraux.

Avec des terrains décalcifiés on remarque de nombreux cas de rachitisme chez les jeunes et les vaches. Pour celles là également un complément de sels minéraux est absolument indispensable. Sur ce point il y a une évolution très nette, de plus en plus de cultivateurs ont recours à la brique de sel et aux phosphates vitaminés.

Mode de paiement du lait : le territoire de la commune est divisé en deux parties pour la collecte du lait.

La laiterie coopérative de Chef-Boutonne passe à La Jarge, Bouligné, le Bourg et Bois-Renard ; celle de Saint Saviol passe à La Chebassière, Queue d'Ajasse, Croutelle, les Sauvages.

Ces deux organismes paient le lait au volume sans aucun souci de qualité ou de propreté.

Bœufs : la production du bœuf à viande n'est pas pratiquée dans la commune.

Chevaux et mulets : le nombre des chevaux est d'environ 70 et des mulets 20.

Les chevaux sont achetés doublons (2 ans) et dressés à la ferme. En raison de la facilité d'exploitation des terres un jeune cheval peut fournir un travail appréciable. Le prix actuel est de 60 à 90.000 f à 2 ou 3 ans.

Dans chaque exploitation on conserve un cheval sûr et on ne laisse pas vieillir les autres, on les vend à 4 ou 5 ans. Cette pratique qui avant guerre produisait un petit bénéfice n'en produit plus. Le prix assez élevé de la viande de cheval et l'absence de bénéfice font que lorsqu'on a un bon cheval on le garde.

On peut compter une vingtaine de juments dont on attend à la fois travail et reproduction. Elles se rencontrent dans de petites exploitations. S'il y en a deux, elles sont mises à l'étalon tous les deux ans. Cette spéculation permet d'entretenir la souche et apporte un bénéfice puisque le travail se fait. On recherche surtout la production du mulet.

Ils sont bien moins nombreux qu'autrefois. On leur reproche leur entêtement mais on apprécie leur endurance et leur robustesse.

Alimentation : ces animaux sont nourris au foin, à la paille et à l'avoine. Les chevaux et les mulets le sont presque toujours à l'écurie. On réserve un petit clos pour les juments poulinières.

Ovins : les moutons avant 1914 tenaient la place qu'ont actuellement les vaches. Aujourd'hui leur nombre est très réduit. On en voit quelques troupeaux d'une dizaine appartenant à des femmes seules qu'elles conduisent au champ avec des chèvres.

Les chèvres sont assez nombreuses. Elles ne font l'objet d'aucune sélection et d'aucun soin particulier. Le lait est livré à la laiterie. Quelques vieilles femmes vendent leurs fromages.

Les porcins : ils occupent dans chaque exploitation une place importante. Dans les petites exploitations surtout on peut considérer que cette spéculation représente le principal des revenus. Le rapport le plus intéressant me semble être donné par l'élevage des petits. On peut considérer que 60 % des exploitations ont des truies ce qui ne les empêche pas d'exploiter aussi les gras.

L'élevage des porcelets : le nombre de truies est de 30 à 60. Ce nombre est très variable selon les cours ; une truie est très vite élevée et en quelques mois on peut voir leur nombre doubler.

Les femelles sont mises à la saillie entre 8 et 10 mois ; la durée de la gestation est de 114 jours.

En cours de gestation elles sont nourries d'une partie liquide composée de petit lait ou sérum d'eau et de farine (orge, maïs, blé), d'une partie solide très variée selon la saison et toujours crue : betteraves, carottes, topinambours, choux, navets, pommes, glands, châtaignes, etc. Le liquide est froid en été, chaud en hiver. Lorsque la truie nourrit, la ration de farine est considérablement augmentée.

Soins apportés aux porcelets : dans plusieurs exploitations ils sont vaccinés dès la naissance contre la pneumonie. Leur nourriture est soignée et est ainsi composée :

Soit une famille de 8 porcelets : les farines fournies sont des farines d'orge surtout ou de blé, les résultats sont bien meilleurs si à ces céréales on ajoute par moitié des farines composées spéciales.

Les 2 premières semaines : lait maternel seul

	Lait entier	farine (par jour)
3 ^e semaine	5 l	1,500 kg
4 ^e	15 l	2
De la 4e à la 8e semaine	10 l écrémé	3 kg
	5 l	et 15 kg de pommes de terre
Prix de revient :	lait	9.800 f
	farine	3.000 f (achetée)
	pommes de terre	4.000 f
	risques et vétérinaires	2.000 f
	nourriture de la truie	8.000 f (produits achetés)
		27.000 f

S'il y a bonne réussite, ils peuvent peser dans l'ensemble 18 kg la pièce. Les cours sont très variables de 250 f le kilo au début de l'année, ils sont montés à 600 f en juillet. Si nous comptons un prix moyen de 400 francs le prix de vente serait :

$$\begin{aligned} 18 \text{ kg} \times 8 &= 144 \text{ kg} \\ 400 \text{ f} \times 144 &= 47.600 \text{ f} \end{aligned}$$

On peut considérer que bon an mal an une portée de porcelets qui réussit peut rapporter une vingtaine de mille francs pour des cours moyens. Il arrive que le rapport est nul quand un animal doit être vendu pour 3.000 francs.

Cet élevage est assez délicat et demande beaucoup de soins. Il arrive que des truies soient méchantes et détruisent leurs portées. Il faut donner des rations à des heures régulières et souvent. Surtout apporter une nourriture riche et bien équilibrée. Autant que pour la vache laitière les condiments minéraux sont absolument indispensables.

L'élevage des gras : chaque famille en élève deux ou trois pour la consommation familiale (pour le saloir ou salour) ; ils sont tués de novembre à mai quand ils atteignent environ 150 kilos.

Ceux destinés au commerce sont vendus à 100 ou 110 kilos.

La nourriture est celle indiquée plus haut pour les truies avec des doses de petit lait plus élevées.

Là encore les cours ne sont pas stables. Lorsqu'ils sont vendus 170 ou 180 f le kilo le rapport est nul.

On peut considérer que 170 f est le prix de revient.

Races exploitées : les vérats ne sont pas assez nombreux pour une petite exploitation il n'est pas rentable d'en avoir un et comme les taureaux ce sont des animaux désagréables.

Les éleveurs n'ont pas beaucoup de choix quant à la race du mâle. Souvent il y a consanguinité.

Dans toute la commune on trouve un croisement de York et de Large White. Cette race est très appréciée pour sa vigueur et sa rusticité.

Améliorations : il serait souhaitable que les producteurs s'unissent pour avoir des reproducteurs mâles de choix ; c'est toujours sur cet élément que les améliorations sont les plus faciles à obtenir.

Il est indispensable de faire un usage régulier de sels minéraux non à titre curatif mais à titre préventif. On a trop tendance à en user lorsque les animaux boitent déjà.

Je ne connais pas d'éleveurs qui introduisent dans la ration de leurs porcs des fourrages verts. Ceux-ci à condition qu'ils soient jeunes et très tendres leur fournissent une alimentation très riche en protéines et en vitamines ; bien plus nourrissants que les betteraves ou les navets par exemple. On pourrait introduire dans la ration deux fois par jour une donnée de trèfle incarnat avant la floraison ou de luzerne tendre.

Evolution : l'élevage porcin connaissant déjà avant guerre une bonne faveur, pendant... ? il a contribué à la prospérité de nombreuses exploitations. De nombreux cultivateurs en étaient arrivés à leur faire transformer la presque totalité des produits de la ferme. Cette situation s'est stabilisée.

Les espèces de basse-cour

Dans toutes les cours de ferme des troupes de poules, poulets, canards, oies vivent en commun.

Le principal de l'élevage est la poule. Elles sont de races quelconques issues au hasard des croisements. On trouve quelques bandes Vyandot Blanches ou de Sussex à l'état pur. Cette première race a été propagée par un aviculteur de la commune.

On pratique l'incubation naturelle, quand les poules sont disposées à bien vouloir couvrir, souvent trop tard.

Les jeunes poussins sont nourris de petit blé et de mie de pain dans les premiers jours. A l'exemple de M Gadioux, aviculteur, beaucoup de fermières débutent leurs poussins avec des farines composées. Les résultats sont bons, la croissance est rapide.

Plus tard les volailles sont nourries d'une poignée de grain jetée dans la cour et cherchent leur vie dans les champs et le long des chemins.

Le rapport n'est surement pas très important, et les poules causent bien des dégâts.

Les poussins nés trop tard font des poulettes qui pondent à la sortie de l'hiver alors que les œufs sont à bas prix. Il en est de même des poulets de viande. On a aussi tendance à trop garder les vieilles poules qui pondent beaucoup moins que des jeunes. Il est sûr qu'il y aurait un déficit sérieux si ces volailles ne trouvaient pas au dehors une bonne partie de leur subsistance.

Améliorations : il serait possible de tirer un profit intéressant de l'élevage des poules moyennant un petit outillage. D'abord un petit local pour faire une poussinière et ensuite une éleveuse.

On achèterait en janvier ou février des poussins d'un jour et on aurait à l'entrée de l'hiver des œufs à vendre, à la période où ils sont cher.

Il serait urgent aussi d'apporter des améliorations au poulailler. Souvent il est si petit si envahi de poux que les poules se refusent à y coucher et se perchent partout où elles le peuvent. Une simple cabane en planches ou en briques, assez vaste, bien éclairée, équipée de nids et de perchoirs peut être construite à peu de frais.

Un aviculteur réside dans la commune. Il possède une couveuse et deux éleveuses et spéculer sur la Vyandat Blanche. Son élevage n'est pas très important, il nourrit 150 poules et vend une partie de ses œufs pour la couvée. Il pratique régulièrement la séro-aglutination qui permet d'éliminer les poules portant le germe de la pullorose.

Il a bien voulu nous procurer le bilan d'une couvée ; il ne porte que sur la spéculation viande. Son bénéfice est sûrement plus élevé puisqu'il conserve les poulettes. Il vend ses poules en avril dès la ponte terminée.

Il reproche à cette race la mauvaise fécondation des races, il a l'intention de s'orienter vers un croisement avec la Sussex.

Œufs	mis en incubation	200
	non fécondés	38
	germes morts	6
	morts en coquille	20

nés estropiés	7
Reste	129
morts la 1 ^{ère} semaine	4
Reste	125

Prix de revient :

200 œufs à 25 f	5.000 f
Pétrole 20 l	1.100 f
Charbon	7.000 f
Nourriture	35.000 f
Frais d'entretien	1.000 f
Dépense totale pour 12 semaines	49.100 f

Prix de vente (en vendant tous les sujets)

1 kg 500 x 125 =	187.500 kg
Vente probable en primeurs 500 f le kilo	
500 f x 190 =	95.000 francs
Bénéfice	45.900 francs

Ce calcul est fait tous produits achetés. Un élevage fermier par les procédés habituels apporte pour seul bénéfice les œufs et les volailles consommées à la ferme.

Canards et oies : cet élevage est presque totalement destiné à la famille, on ne vend que quelques rares suppléments.

Chapitre IV

Les besoins des exploitations en matières premières

Les amendements

Tous les terrains de la commune sont acides et exigent des apports réguliers de chaux.

On peut estimer que 20 % des exploitants chaulent d'une façon régulière et méthodique
30 % chaulent les terrains qui leur appartiennent mais non ceux qu'ils louent
20 % chaulent d'une façon très irrégulière
30 % ne chaulent jamais.

Conditions d'approvisionnement : la chaux est fournie par les tuileries situées autour de Montalembert. Ce ne sont pas des fours spécialisés, leur but principal est la tuile et pour cette fabrication ils sont obligés de fabriquer de la chaux. Ce produit est difficile à obtenir, les livraisons sont lentes.

Elle est encore vendue selon les vieilles mesures, à la barrique contenant 170 à 200 litres, le poids est de 90 à 110 kg, le prix est de 320 francs à domicile.

Pratique de chaulage : les pierres sont mises par petits tas dans les terrains qui recevront un pré (luzerne le plus souvent) à l'automne ou au printemps. Ces tas sont recouverts d'une légère couche de terre et avant labour alors que la chaux est éteinte et pulvérisée, elle est épandue à la pelle.

La dose habituelle est de 5 barriques par boisselée de 15 ares soit 3t500 à l'hectare tous les 10 ans environ.

Améliorations : il serait préférable de réduire la dose à 2 t mais tous les trois ou quatre ans.

J'ai vu épandre en même temps la chaux et le fumier. Cette pratique est à déconseiller car une bonne partie de l'azote s'échappe dans l'air. Des cultivateurs pensent qu'un apport de chaux permet de réduire les doses d'engrais ; au contraire leur libération est plus active, c'est donc une raison pour en augmenter les doses.

« Qui chaule sans fumer
Se ruine sans y penser »

Des apports réguliers de scories sans dispenser du chaulage apporteraient un complément appréciable de chaux.

Dans deux exploitations, celles de M. Hiver et Lardet ???, on a essayé en liaison avec les services agricoles des apports de calcaire moulu, les résultats n'ont pas été satisfaisants.

Evolution : autrefois le chaulage était pratiqué d'une façon plus régulière, beaucoup de cultivateurs faisaient l'échange bois contre chaux.

Les exploitants ont cru que les engrais pouvaient dispenser du chaulage et de nombreux fours ont été abandonnés.

Aujourd'hui on se rend compte que c'est une erreur mais on a maintenant de la peine à se procurer la chaux et les prix sont élevés.

Semences et plants

Les besoins sont variés puisqu'on pratique la polyculture.

Plants et semences achetés :

Céréales : blé : par échange blé de consommation contre première reproduction obtenue par contrats à partir de semences généalogiques.

maïs hybride

Graines fourragères : betteraves

luzerne

sainfoin

minette, lotier, trèfle blanc

navets, raves, carottes, etc

Graines potagères : la presque totalité.

Plants

Pommes de terre de consommation humaine

Arbres fruitiers

Vignes : plants greffés mais le plus souvent boutures racinées

Plants potagers : tomates, céleris, choux-fleurs, etc.

Plants et semences produits à la ferme

Graines

Céréales : blé, avoine ; orge, maïs pour culture en vert

Graines fourragères : luzerne et trèfle

Trèfle incarnat

Plants

Pommes de terre pour porcs

Topinambours

Arbres fruitiers à partir de sauvageons pris dans les bois

Vigne : boutures non greffées

Les seules semences vendues sont : l'avoine, le trèfle. La production de graine de luzerne est peu importante et souvent ne suffit pas à l'exploitation.

L'échange blé de consommation contre première reproduction est un avantage considérable, il permet une amélioration très sensible pour une dépense modique. La plupart des achats des semences se font à la coopérative agricole.

Les aliments du bétail

Les aliments du bétail sont en grande partie produits sur le sol de l'exploitation. On a recours à l'achat seulement pour complément et surtout pour les porcs.

Nature des produits achetés

Pour porcs : farines composées, condiments minéraux

Pour bovins : farine d'arachide surtout et son, farines composées, condiments minéraux

Pour volailles : son, farines composées pour poussins.

Les condiments minéraux sont distribués l'hiver, mélangés à des betteraves ou de la farine. Ce sont des mélanges vitaminés et contenant phosphate de chaux, carbonate de chaux, magnésie, fer, vitamines.

Depuis peu des briquettes de sel auxquelles sont incorporées de l'acide phosphorique et de la chaux permettent la distribution de ces produits pendant toute l'année.

On peut chiffrer à 25 tonnes le poids total des aliments achetés.

Les porcs en consomment bien les trois quarts ; pour ceux-ci les quantités sont normales surtout si on leur administrait des rations de fourrage vert et tendre.

Il reste donc 5 tonnes seulement pour les bovins. Si on compte pour 450 têtes 1 kilo de farine par jour pendant les 5 mois d'hiver, on pourrait évaluer à 60 tonnes les besoins en aliments du bétail à demander au commerce. On peut en effet considérer que les porcs consomment toute la récolte de céréales secondaires.

Modes de distribution : en général les farines composées pour porcs ne sont achetées que lorsque la récolte de céréales est épuisée. C'est un mauvais calcul, on aurait une meilleure utilisation si on mélangeait tout au long de l'année les farines composées vitaminées à des céréales de la ferme.

Les engrais

Les engrais organiques

Toutes les exploitations possèdent des animaux en quantité suffisante pour avoir un volume de fumier qui permet de maintenir la fertilité des terres. Dans presque toutes les exploitations toutes les pailles sont transformées.

Le fumier : sa fabrication

On n'y apporte pas beaucoup de soin. Il est mis en tas dans la cour ou le long d'un chemin, quelquefois dans un trou et entouré de barreaux de châtaignier pour que les poules ne puissent le gratter. Ce sont de bonnes précautions mais loin d'être suffisantes. On ne compte que trois plates-formes dans la commune et deux seulement bien aménagées et qui permettent l'arrosage du tas.

Ces fumiers mal entretenus occasionnent des pertes importantes.

Le purin est perdu, il s'infiltré dans la terre et pollue les sources ou roule le long des chemins. La fermentation est mauvaise surtout l'été, les bords sont toujours moisissés et souvent toute la masse du fumier d'été, il est très léger et sans aucune valeur. On peut considérer que l'apport d'azote est nul.

Améliorations :

Chaque exploitation devrait être pourvue d'une plate-forme bien conçue avec fosse comme plan ci-dessus. On planterait autour des arbres pour leur ombrage . chaque jour le fumier y est déposé par couches bien tassées et en été on arrose abondamment chaque semaine au moins avec du purin ou de l'eau.

On aura ainsi du bon fumier noir bien pourri et riche en azote. Il conviendra alors de l'enfourir dès qu'il sera arrivé dans le champ pour éviter les pertes d'azote dans l'air. Il ne faut jamais épandre du fumier frais pailleux qui n'a pas de valeur et apporte intactes des mauvaises graines.

Il n'est pas toujours possible de collecter tout le purin de l'exploitation dans la même fosse ; la fumière en aura alors une plus petite mais indispensable pour recueillir le suint du fumier et pour l'arroser.

Le purin

On peut estimer que dans 40 % des exploitations on recueille tout le purin des étables et écuries. Dans 30 % on le recueille partiellement. Les fosses sont étanches, couvertes, une pour la porcherie et

une pour l'étable. On peut leur reprocher d'être trop petites et de nécessiter des vidanges trop fréquentes.

Le purin est utilisé surtout sur pacages et prairies.

Il y aurait intérêt à l'utiliser étendu d'eau, mais ce serait un travail supplémentaire compte tenu de l'éloignement de nombreux terrains.

Les engrais verts

Il est à peine besoin d'en parler, ils sont très peu utilisés.

Un outil est indispensable pour cette pratique, c'est une déchaumeuse et aucune exploitation n'en possède.

La plante qui semble la mieux adaptée est la moutarde à semer en culture dérobée sur un lieu après déchaumage et apport d'engrais et à enfouir au début d'octobre.

Le sol bénéficierait d'un enrichissement important en humus.

Les engrais chimiques

Tous les exploitants utilisent plus ou moins les engrais chimiques.

Le seul fournisseur est la coopérative, qui a vendu en 1952, 185 tonnes d'engrais se répartissant ainsi :

Scories	50 t
Super	90 t
Chlorure	15 t
Sylvinite	8 t
Nitrates	4 t
Ammoniaque	1,500 t
Engrais composés	10 t

Pour 820 ha de terres cultivées la moyenne est de 230 kg à l'ha au total. Pour des terres aussi fertiles que celles de la commune, c'est insuffisant surtout pour les engrais azotés.

La terre est acide, les terrains non chaulés ont une teneur de 3 à 4 % de calcaire, il est donc anormal d'employer du super phosphate et du sulfate d'ammoniaque qui acidifient encore le terrain. Il faudrait utiliser les scories ou le phospal qui fournit de la chaux gratuite, pour les mêmes raisons le nitrate de chaux et la cyanamide.

Peu de cultivateurs encore cherchent à équilibrer les fumures, la plupart d'entre eux mettent un élément ou un autre, comptant sur le fumier pour apporter le reste.

Les scories semblent emporter de plus en plus la faveur, on se rend compte que c'est un engrais moins cher que le super et les rendements sont meilleurs surtout sur les herbages.

On a la mauvaise habitude surtout sur les plantes sarclées d'apporter l'engrais au dernier moment. Le super donne alors de meilleurs résultats ; les scories demanderaient à être épandues en hiver. Les engrais composés s'utilisent de plus en plus surtout sur le maïs.

L'évolution me semble actuellement assez rapide tant en quantité d'engrais utilisés que dans l'équilibre des fumures. Elle est due aux nombreux champs d'expérience réalisés dans la commune et à l'exemple fourni par quelques bons cultivateurs.

Prix des engrais :

Ces prix sont aux 100 kg, ils varient selon la période d'approvisionnement

Scories	850 à 950 f selon teneur
Super	1.250 f
Ammoniaque	3.300 f
Ammonitrite	2.400 f
Nitrate de chaux	2.650 f
Chlorure	1.900 f

Les prix les plus bas sont pour les phosphates en juin et les azotes en août.

Transformation et écoulement des produits des exploitations

Produits utilisés à la ferme

Pendant l'été les fruits et légumes sont consommés frais.

Pour l'hiver on stocke à la cave ou au grenier : pommes de terre, haricots, châtaignes, pommes, etc.

Les conserves en bocaux prennent une place de plus en plus importante. Ce sont des produits très variés : haricots verts, pois, tomates, cerises, pêches, champignons, etc.

Chaque famille tue chaque année un ou plusieurs porcs. La viande est conservée selon les anciens procédés. Le lard est conservé sous le sel dans un saloir, les pâtés, rillettes, grillades sous la graisse. Les jambons sèchent au plafond ou dans la cheminée.

La graisse de porc et d'oie tient une place très importante dans l'alimentation. Le beurre était presque inconnu dans de nombreuses familles avant la dernière guerre, il est actuellement consommé partout au petit déjeuner du matin.

Produits vendus :

Si on exclut la transformation de végétaux en produits animaux, tout est vendu sans transformation à part quelques fromages fabriqués par de vieilles femmes.

Les résultats économiques

Les comptabilités agricoles

Je crois que bien peu d'exploitations ont une comptabilité agricole.

Bilan d'une exploitation type de 15 ha assez bien tenue

Produits vendus :

Blé	30 q à 3.400 f	102.000 f
Maïs	5 q à 3.600 f	18.000 f
Lait	13.000 l à 23 f	299.000 f
(il n'est pas tenu compte du petit lait qui revient à la ferme)		
veaux		100.000 f
10 porcs gras		220.000 f
4 familles de porcelets		160.000 f
Noix, châtaignes, pommes		20.000 f
Volailles		15.000 f
Gain sur l'élevage de jeunes bovins		30.000 f
Total des ventes		964.000 f

Dépenses d'exploitation

Loyer		100.000 f
Assurances incendie et accidents		15.000 f
Assurances sociales pour 1 domestique		16.000 f
Electricité		6.000 f
Engrais		90.000 f
Achat d'aliments		50.000 f
Semences et plants		8.000 f
Achat de matériel		35.000 f
Salaire du domestique		130.000 f
Ferrures et entretien du matériel		35.000 f
Saillies		6.000 f
Vétérinaire et produits		8.000 f
Bourelrier		4.000 f
Perte sur les chevaux		10.000 f
Total des dépenses		503.000 f

Selon les années le bénéfice de cette exploitation peut se placer entre 400 et 500.000 f. Il est à considérer que la famille est logée, chauffée, éclairée et prend sur l'exploitation une bonne part de sa nourriture.

Le bénéfice sur les œufs compense les frais de battage.

Ce gain est compris pour un ménage et un enfant de moins de vingt ans ou une personne âgée.

Le revenu net apparent à l'hectare se situe autour de 30.000 francs.

Titre III

La vie sociale au village

La vie individuelle, familiale

Dans cette exploitation type que nous avons envisagée, les travaux des champs sont effectués par le chef d'exploitation et le domestique. La maîtresse de maison assistée d'un enfant ou d'une personne âgée s'occupe de l'entretien de la maison, de la cuisine, des soins aux porcs et traite les vaches. Elle les conduit au champ. Sa tâche est rude, on lui demande aussi d'aider à décharger du foin ou d'entasser des gerbes dans les champs.

Le domestique est nourri à la table du patron. La nourriture est abondante. La composition des menus a bien évolué depuis cinquante ans. En ce temps pendant une bonne partie de l'hiver l'essentiel de la nourriture était composé de châtaignes. On peut reprocher une tendance à consommer trop de viande de porc en conserve. Pour les enfants surtout la viande fraîche fait défaut.

Le vêtement a très largement évolué aussi. Il n'est pour s'en rendre compte qu'à voir des photos d'écoliers vieilles de vingt ans. Les habitants de la plaine étaient alors plus modernes. Aujourd'hui les jeunes filles de Lorigné de sortie le dimanche n'ont rien à envier aux demoiselles des petites villes voisines.

Toute famille d'agriculteurs qui travaille a un niveau de vie honorable. On voit le poste de radio, le gaz et de plus en plus l'automobile et la machine à laver. Les maisons sont bien plus propres qu'autrefois mais l'hygiène corporelle n'a pas encore fait les progrès qu'on souhaiterait.

Les domestiques souffrent considérablement de la crise du logement. De nombreux propriétaires ne veulent même pas louer les maisons qu'ils n'occupent pas et celles qui sont louées ne procurent pas un revenu suffisant pour inciter à les améliorer. Ces maisons sont petites, privées de lumière et en mauvais état.

Le repos hebdomadaire est assez bien respecté, l'après-midi les hommes vont au café faire leur partie de carte ou à la chasse. L'hiver il est de coutume d'organiser des veillées.

Les habitants de Lorigné sont accueillants et invitent volontiers à entrer chez eux prendre un verre. Ils ont l'esprit de famille et les communions sont l'occasion de grandes réunions.

La vie collective

Les jeunes vont à l'école communale publique jusqu'à 14 ans s'ils veulent obtenir le certificat d'études, jusqu'à 11 ou 12 ans s'ils veulent poursuivre leurs études au cours complémentaire ou au lycée. En général les enfants qui se destinent à l'agriculture cherchent à obtenir le certificat d'études. Les filles peuvent suivre les cours agricoles par correspondance ou se rendre à Chef-Boutonne où il y a deux écoles ménagères, une laïque et une privée.

Au cours de l'année passée, cinq ont suivi les cours de l'école laïque et trois ceux de l'école privée.

Les garçons n'ont pour l'instant à leur disposition que les cours par correspondance. Ces dernières années, peu sont restés à la terre, ils ont presque tous été attirés par le centre d'apprentissage de Civray.

Les habitants de la commune appartiennent tous à la religion catholique, à part trois ou quatre protestants qui ne pratiquent pas. 40 % de la population pratique assidument leur religion, 40 % sont indifférents ou assistent aux offices les jours de grandes fêtes, 20 % sont plus ou moins hostiles. Il est quand même de coutume que les enfants soient baptisés et fassent leur première communion.

Les distractions sont peu nombreuses. Il existe une salle des fêtes assez sommairement aménagée ; elle n'est pas utilisée très souvent. Son comité organise quelques bals au cours de l'hiver et cette année l'école a acheté un appareil de cinéma sonore. Outre les séances spécialement destinées aux enfants, toutes les trois semaines en hiver, un grand film est projeté, fourni par l'Office Régional du Cinéma Educateur. Les programmes s'efforcent d'être attrayants et instructifs. Les séances ont débuté avec la Fédération des Œuvres Laiques il y a trois ans ; elles ont attiré un public de plus en plus nombreux et qui y prend intérêt. C'est un succès car jusque là aucun professionnel n'a pu réussir à produire plus de trois ou quatre séances. L'été les jeunes sont attirés par les frairies ou ballades.

Il existe un syndicat de battage local qui possède un très bon matériel, une forte batteuse avec monte-gerbes et une presse à haute densité. Il est regrettable que ce syndicat ne groupe que le tiers des exploitants de la commune et soit obligé de s'étendre à d'autres communes. S'il était uniquement communal il serait possible d'étendre son action à d'autres activités : labours, défense des cultures, etc.

La coopérative de Chef-Boutonne est un organisme qui fonctionne très bien et qui rend de très grands services, elle groupe 98 % des exploitants de la commune. Il faut rendre hommage à son président, M Servant et à son représentant local, ML Chassin ? Cet organisme vend les engrais et on pourrait dire tout ce qui est nécessaire à une exploitation : matériel, insecticides, semences, etc. La coopérative met aussi à la disposition des agriculteurs le matériel nécessaire à la lutte contre les ennemis des cultures, désherbage, traitement des arbres, etc.

En liaison avec les Services Agricoles, cet organisme favorise très largement l'évolution des procédés de culture .

Il est impossible de savoir quel est le rôle du Crédit Agricole. Les emprunteurs comme les prêteurs tiennent au secret.

Le promeneur qui arrive à Lorigné au début d'octobre a une impression d'abondance en voyant ses petits chemins pavés de noix et de châtaignes, ses bois où l'on trouve des cèpes délicieux, ses pommiers chargés de fruits.

C'est vrai, l'air est agréable à respirer, la terre est très généreuse et paye bien ceux qui l'habitent et la cultivent ; bien sûr, là comme ailleurs, il faut travailler beaucoup. Tout le monde n'est pas entièrement satisfait de son sort pourtant, on aimerait bien gagner davantage.

L'outillage moderne apportera-t-il une amélioration du niveau de vie ? Sans doute pour quelques uns, mais il faudra moins d'habitants puisque ces machines prennent la place des hommes. Il y a beaucoup d'enfants, ils ne pourront donc pas tous trouver leur place au village. Le paysan de Lorigné sait que sa terre est la meilleure et il s'exile difficilement dans un autre sol ; il préfère se diriger vers la ville.

Il faut prévoir l'absorption des petites exploitations divisées par les plus grandes et voir encore diminuer le nombre des habitants à moins que la machine puisse abaisser les prix de revient d'une façon telle que, au lieu d'évincer l'homme, elle lui donne le moyen de travailler moins tout en vivant mieux.

La petite exploitation peut sans doute subsister, il lui faudra pour cela augmenter ses rendements par de meilleures façons culturales, un enrichissement plus rationnel du sol et une meilleure alimentation du bétail. Un remembrement bien compris des terres s'impose, le groupement des agriculteurs en syndicat permettant l'achat de matériel moderne et aussi mettre à côté de la culture habituelle une culture spécialisée bien comprise et bien adaptée.